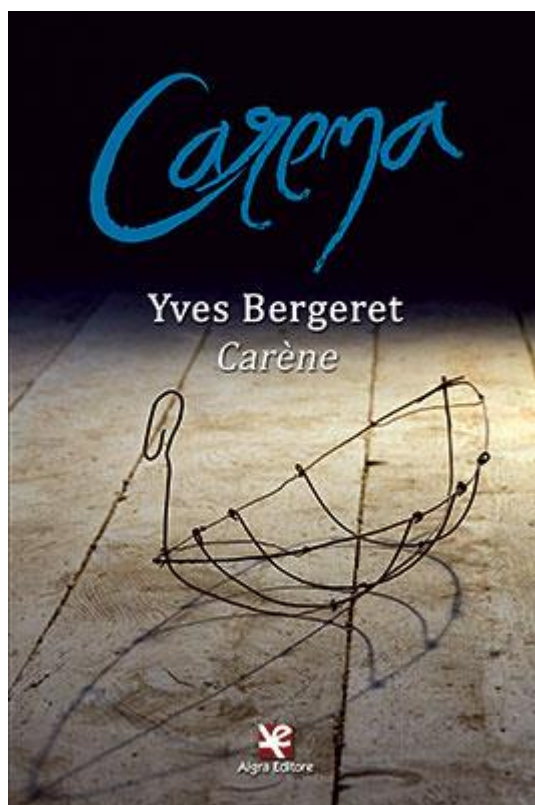


YVES BERGERET

Carène / Carena

Poème en cinq actes / Poema in cinque atti

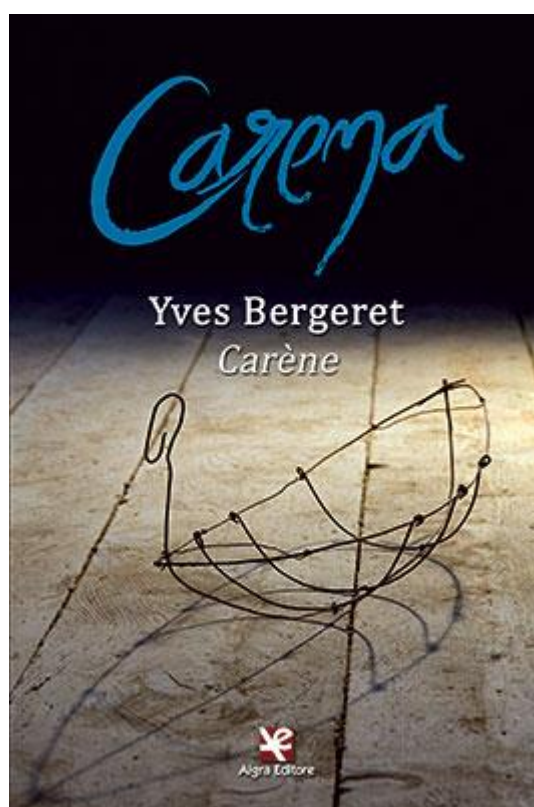
(2015.2016)



Yves Bergeret

Carène / Carena

Algra Editore
Zafferana Etnea (CT), 2016



Traduzione di **Francesco Marotta**

Acte I

Cheval Proue

au Baptistère de Poitiers, automne 2015

Atto I

Cavallo Prua

Battistero di Poitiers, autunno 2015



(Poitiers, Battistero di San Giovanni)

1

Les rouleaux de l'océan
proettent en l'air les proues des barques,
c'est fureur et c'est guerre.

Assis nombreux ils s'agrippent
aux bords et aux bancs des barques
c'est clameurs et éclats.

La mort frappe des deux mains,
assis nombreux ils s'ouvrent
dans l'air et dans le corps
des portes et des brèches,
s'y engouffrent
puis remontent hors d'haleine les pentes
de la mémoire et de l'avenir,
l'horizon salé vient se plier
sur leurs genoux.

1

I flutti dell'oceano
scaraventano in alto le prue delle barche
tra furori di guerra.

In tanti seduti si aggrappano
ai bordi e alle panche delle barche
tra grida e fragori.

La morte colpisce con entrambe le mani,
in tanti seduti si aprono
nell'aria e nel corpo
porte e brecce,
vi si precipitano
poi risalgono senza fiato i pendii
della memoria e del futuro,
l'orizzonte saturo di sale si piega
sulle loro ginocchia.

2

Les arbres arrachent leurs racines,
les plient sous les ailes de la colère
et remontent les pentes.

Sur l'échine des vents
sont assis sont debout
les héros qui ouvrirent des brèches dans les montagnes
et détachèrent des morceaux de mort et de banquise.

Les arbres remontent les pentes
vers l'œil des héros.

2

Gli alberi si strappano le radici,
le piegano sotto le ali della collera
e risalgono i pendii.

Sulla schiena dei venti
sono seduti sono in piedi
gli eroi che aprirono brecce nelle montagne
e staccarono brandelli di morte e di ghiaccio.

Gli alberi risalgono i pendii
verso l'occhio degli eroi.

3

“Je creuse mon berceau dans les montagnes,
dit le vent,
c’est elles qui m’apprennent de quel pas
l’alphabet des images jamais ne se lasse
à descendre remuer la nuit des hommes
pour leur façonner un mythe supportable.”

- “Ecoute ma crainte, répond le cheval,
aux cris des assassins je me cabre.
Mais mon bond est le fils de ta vitesse,
ô vent carnassier, ô vent cristallin,
et même là où mon sabot ripa mon bond reprit foi.
Rien ne me lasse, j’emporte mon cavalier
par-dessus des abîmes”.

La robe du cheval ruisselle de musique, de voix, de chants.
Le cheval est musique, voix, chant.
Cheval vocal chant cheval musique.

3

“Io scavo il mio letto nelle montagne,
dice il vento,
sono loro che mi insegnano con quale passo
l’alfabeto instancabile delle immagini
scende a rimestare la notte degli uomini
per costruirgli un mito sostenibile.”

- “Ascolta il mio timore, risponde il cavallo,
alle grida degli assassini io mi impenno.
Ma il mio balzo è figlio della tua velocità,
o vento carnivoro, o vento cristallino,
e anche dove il mio zoccolo scivolò, il salto riprese slancio.
Niente mi affatica, porto via il mio cavaliere
al di sopra degli abissi.”

La bardatura del cavallo trasuda musica, voci, canti.
Il cavallo è musica, voce, canto.
Cavallo vocale canto cavallo musica.

4

“Entre le vent vif qui creuse le sillage des images
et le cheval aux bonds solaires
je suis le récit,

le récit que l’enfant sur son tricycle
tourne devant le palais des meurtriers.

La fontaine en son bassin
fredonne mon rire de séparation.

J’écarte les poings qui se frappaient,
je reprends les montagnes qui tombent,
je distends les foules qui s’égarent et se piétinent.

Je raconte l’itinéraire,
je déroule l’alternance des falaises qui se bloquaient
et la joie du couple dépossédé de ses rages,
je déplie vos phalanges de fer,
je chante ce que j’entends.”

4

“Tra il vento vivo che svuota la scia delle immagini
e il cavallo dai balzi solari
io sono il racconto,

il racconto che il bambino sul suo triciclo
porta in giro davanti al palazzo degli assassini.

La fontana nella sua vasca
mormora la gioia della mia diversità.

Io allontano i pugni che si colpivano,
afferro le montagne che cadono,
rassereno le folle che si confondono e si calpestano.

Descrivo il cammino,
ripristino l’alternanza delle falesie che si bloccavano
e la felicità della coppia spossata delle sue rabbie,
dissero le vostre falangi di ferro,
canto ciò che sento.”

5

Les montagnes et les grandes pierres
vont en voyage
en suivant le fil du récit

en déroulant le fil du récit

celui de la naissance de Vénus dans l'écume sur les galets,
celui d'Ulysse sauvé du naufrage sur la rive de Nausicaa,
celui d'Alaye et Husséni rescapés à Lampedusa

le fil du récit
reprenant à l'envers le vacarme du volcan
et lui créant une mémoire
avec des épisodes tranchants ou tendres
selon la rage ou la pitié des héros
lorsqu'ils ouvrent la bouche, les yeux, le cœur.

5

Le montagne e le grandi rocce
viaggiano
seguendo il filo del racconto

dipinando il filo del racconto

quello della nascita di Venere dalla schiuma sui sassi,
quello di Ulisse salvato dal naufragio sulla riva di Nausicaa,
quello di Alaye e Husséni scampati a Lampedusa

il filo del racconto
che rovescia il frastuono del vulcano
creandogli una memoria
fatta di episodi strazianti o benevoli
a seconda della rabbia o della pietà degli eroi
quando aprono la bocca, gli occhi, il cuore.

6

Contre la coque les vagues et le sel
claquent chaque heure plus haut.

Ici le grand récit vient se poser sur les genoux du migrant
assis à la proue de la barque :

le migrant lui parle à l'oreille comme à un cheval.

“Tu vois, j'ai le corps trop lourd pour flotter.

Porte-moi, grand récit, jusqu'à l'île utopique,
porte-moi comme dans son bec l'oiseau porte la graine.

Mûrir et mourir dans la terre que je n'ai pas,
cela moulera la phrase de mon destin.

La terre est toujours autre.

J'ai besoin de toi, récit,
comme tu as besoin de mon sang
et de mon courage ivre”.

6

Flutti salati si abbattono
di ora in ora più alti contro lo scafo.
Il grande racconto si posa qui, sulle ginocchia del migrante
seduto a prua nel barcone:
il migrante gli parla all'orecchio come a un cavallo.

“Vedi, il mio corpo è troppo pesante per galleggiare.
Portami, o grande racconto, fino all'isola utopica,
portami come l'uccello nel suo becco il seme.
Maturare e morire in una terra non mia,
questo darà forma alla frase del mio destino.
La terra è sempre altra.
Io ho bisogno di te, racconto,
come tu hai bisogno del mio sangue
e del mio ebbro coraggio.”

7

Le grand récit nous donne nom
puis nous dit

puis nous jette aux quatre coins de l'édifice,
dans le courant des quatre fleuves,
dans le chaud et le froid des quatre points cardinaux.

Le grand récit délie l'horizon
qui se lovait sur nos genoux,
il bouscule les images car leur beauté était mièvre et sucrée.

Il recueille nos épisodes en braille,
nos accidents amers
puis se cabre, se jette dans l'espace
et nous, à cru, agrippés à sa crinière,
l'écoutons, le chantons,

chœur de l'espace,
vocalité chorale.

Au grand récit je me cogne,
au grand récit je m'entends,
au grand récit je nous connais.

7

Il grande racconto ci dà nome
e ci dice

poi ci getta ai quattro angoli dell'edificio,
nella corrente dei quattro fiumi,
nel caldo e nel freddo dei quattro punti cardinali.

Il grande racconto scioglie l'orizzonte
che si annodava alle nostre ginocchia,
scompiglia le immagini di sdolcinata e leziosa bellezza.

Raccoglie le nostre vicende cieche,
le nostre vicissitudini
poi si impenna, si lancia nello spazio
e noi, a pelo, aggrappati alla sua criniera
lo ascoltiamo, lo cantiamo,

coro dello spazio,
vocalità corale.

Nel grande racconto io mi imbatto,
nel grande racconto io mi ritrovo,
nel grande racconto riconosco noi tutti.

8

Le grand récit est le fleuve de l'air
dans le vent sonore aux mille langues.

Dans ses jeunes bras le récit prend
le bruit de fond sous la croûte terrestre.
Le bruit de fond prend souffle sur les paroles
et les gestes et les joies et les larmes d'Ulysse, de Rama,
de Roland et de Sindbad, d'Enée et d'Hanuman.
Il n'a pas de fin car chacun lui tresse
épisode et réplique, chacun de nous,
chacun tresse. Chacun creuse à coups de burin sur la pierre
les jambages d'un signe. Pose le baume d'une
peinture. Mille langues, mille signes
qui retombent en feuilles vives ou mortes et créent
des masques bigarrés, fissurés; des Achille,
des Perceval, des Zidane, des Gilgamesh.

Pose ton ocre et ton rouge,
creuse des arcs de cercle,
chacun de tes gestes est le cheval proue qui se cabre,
le cheval qui retourne comme un vêtement passé
le grand récit qui bondit encore encore,
le cheval qui l'emporte dans l'élan actuel de la parole
où la violence et l'ombre ravagent.
Mais récit et parole ne se lassent jamais.

8

Il grande racconto è il fiume d'aria
nel vento sonoro dalle mille lingue.

Tra le sue giovani braccia il racconto
accoglie la risonanza profonda della crosta terrestre.
Quel suono incessante respira attraverso le parole
e i gesti e le gioie e le lacrime di Ulisse, di Rama,
di Orlando e di Sinbad, di Enea e di Hanuman.
Non ha mai fine perché ognuno di noi
vi aggiunge episodio e replica, ognuno di noi
lo incrementa. Ognuno incide col bulino sulla pietra
le linee di un segno. Vi depone l'impasto
di una pittura. Mille lingue, mille segni
che diventano fogli vivi o morti e creano
maschere variegata, incrinata, tanti Achille,
Perceval, Zidane, Gilgamesh.

Posa il tuo ocra e il tuo rosso,
disegna degli archi di cerchio,
ogni tuo gesto è il cavallo prua che si impenna,
il cavallo che rivolta come un vestito sbiadito
il grande racconto che salta ancora e sempre,
il cavallo che lo trascina nel respiro presente della parola
dove la violenza e l'ombra impazzano.
Ma racconto e parola non si stancano mai.

Acte II

Chantier

en Sicile, décembre 2015

Atto II

Cantiere

Sicilia, dicembre 2015



(Aidone, Sicilia, laboratorio di migranti)

1

Une pluie, un déluge

Il y a vingt ans, en 1996, j'arrivai par une pluie battante
la première fois en Sicile.

J'y restais quinze jours, chaque jour fut déluge
de pluie et de vent. Le linge ne séchait pas,
dans les chambres et les escaliers
les murs ruisselaient.

Ce n'était pas collines calcaires
aux oliviers millénaires durcis au soleil,
c'était boue, glissements de terrain,
ponts emportés dans la campagne,
brume, torrents fangeux et brume.

En somme la Méditerranée tentait de ravalier
ce que depuis le fond des millénaires et des eaux
l'Etna avait dégurgité.

Or, non, l'eau du ciel n'était pas salée.
Et ce déluge était une ruse de plus
pour que la Sicile abîmée persuade chacun
et d'abord elle-même qu'elle se lavait dans la mer,
se lavait, se lavait de la violence,
de la fourberie et de l'arrogance
qui la souillaient tant.

Mais je veux ici être plus précis.
C'était aussi le grand effort lustral
qu'avant tout voulaient les gens clairs de l'île,
- car il en est d'honnêtes et splendides, et plus d'un -
pour que la parole se débarrasse de sa gangue locale
de fanfaronnade, forfanterie et couardise.
Ah, que les mille torrents nés de la pluie rendent la Sicile
à sa nature de terre la plus créatrice, la plus originale,
la plus instable de la pauvre vieille Europe

entartée de marchandises amères et de calculs acharnés...
Ah, que les mille torrents nés de la pluie
jettent à la mer les carapaces des Puissants invisibles
et les breloques de fausse monnaie
qui polluent tout lien humain...

Enfin à Noto une nuit de mars
où malgré les draps humides je dormais à poings fermés
la coupole fissurée de la cathédrale s'effondra,
gorgée d'eau, à minuit. Les chapiteaux sculptés
et les fresques par morceaux tombèrent
sur un mort. Son cercueil avait été la veille posé
devant le maître autel pour des funérailles au matin.

1

Una pioggia, un diluvio

Venti anni fa, nel 1996, sotto una pioggia battente, arrivai per la prima volta in Sicilia.

Vi restai quindici giorni, ogni giorno fu un diluvio di pioggia e di vento. La biancheria non si asciugava, nelle camere e per le scale i muri gocciolavano.

Non c'erano colline calcaree di ulivi secolari irrobustiti dal sole, solo fango, smottamenti di terreno, ponti trascinati via nella campagna, nebbia, torrenti limacciosi, nebbia.

Insomma, il Mediterraneo cercava di riprendersi tutto ciò che dal fondo dei millenni e delle acque l'Etna aveva rigurgitato.

Tuttavia l'acqua del cielo non era salata.

E quel diluvio era un espediente in più col quale la Sicilia degradata cercava di persuadere tutti, a cominciare da se stessa, che si stava lavando nel mare si lavava, si ripuliva della violenza, dell'inganno e dell'arroganza che tanto la insozzavano.

Ma su questo voglio essere più chiaro.

Era anche la grande spinta purificatrice che chiedevano anzitutto le persone perbene dell'isola, - perché ve ne sono di oneste e splendide, e più di una - affinché la parola si sbarazzasse della sua patina locale fatta di fanfaronaggine, furfanteria e codardia.

Ah, che i mille torrenti nati dalla pioggia restituiscano la Sicilia alla sua dimensione di terra più creativa, più autentica, più in fermento della povera vecchia Europa

imputridita da cumuli di mercanzie e da calcoli spietati...
Ah, che i mille torrenti nati dalla pioggia
scaraventino in mare le corazze dei Potenti invisibili
e le cianfrusaglie di infimo valore
che svisiscono ogni legame umano...

E infine a Noto, una notte di marzo
in cui malgrado le lenzuola umide dormivo tranquillo,
la cupola incrinata della cattedrale crollò,
impregnata d'acqua, a mezzanotte. I capitelli scolpiti
e gli affreschi caddero a pezzi
su un defunto. La sua bara era stata posta la sera prima
davanti all'altare maggiore per i funerali al mattino.

L'insulte

Décembre 2015. La nuit vient de tomber sur Catane. Les magasins me glaçant ou m'irritant, je reste dehors pendant que Modi, qui fait avec moi ce voyage, va chercher de la nourriture. A droite de la porte d'entrée une femme de la quarantaine est assise par terre et mendie, un fichu coloré sur la tête. Une fillette, douze ou treize ans, cheveux tirés, maigre, très vive, est debout à côté d'elle. Elles mendent toutes les deux. Je les salue et m'assieds sur un rebord en pierre, devant la vitrine de l'autre côté de la porte. La fillette insiste. Je lui réponds par un sourire sans tirer pour autant de l'argent de ma poche. La fillette me jette avec des yeux de feu un flot d'invectives. La mère observe.

Soudain je comprends dans ses invectives des insultes serbes ou croates extrêmement obscènes et provocantes. Je lui réponds par un éclat de rire. Elle redouble ses insultes avec des yeux incendiaires. Alors en la regardant droit dans les yeux je lui dis en russe que si elle ne s'arrête pas immédiatement je vais me lever et lui donner une paire de claques qu'elle se rappellera très longtemps. La fillette se tait. La mère et la fille sont sidérées. La mère me dit en serbe que sa fille est terrible et que j'ai eu bien raison de lui parler ainsi. La fillette se met à rire. Elle me demande qui je suis; elle parle parfaitement l'italien. Nous continuons dans cette langue. Elle n'arrive pas à croire que je sois français.

Au bord du trottoir une voiture s'arrête. Deux passagers en sortent et demandent en italien: "vous avez faim?". La mère et la fille répondent oui. "Et toi?" me demande un des hommes. Je réponds non. Ils disent à la fillette de venir avec eux au coffre de la voiture. Ils en tirent des pommes et des sandwiches emballés. La fillette en rapporte pour sa mère et elle. La voiture repart dans la nuit.

Assises côte à côte elles me demandent à nouveau qui je suis: "un Italien du Nord?". La fillette roule une grosse pomme dans ses mains. La mère rit. Nous devisons. La mère est serbe. Sa fille a un père polonais. La fillette va à l'école à Catane depuis quatre ans. "Mais toi tu es écrivain; et alors tu écris pour qui?". Dans les paumes de la fillette la pomme est devenue brillante. "Alors tu fais des livres? - Je suis poète". Leurs yeux brillent. Modi ressort de l'épicerie avec ses achats. "Lui, c'est ton fils? - Non, c'est un ami. Il est romancier. Il est sénégalais". Une employée du magasin descend le rideau de fer. Il se met à pleuvoir.

L'insulto

Dicembre 2015. Cala la notte su Catania. Poiché i negozi mi raggelano e mi irritano, me ne rimango fuori mentre Modi, che mi accompagna in questo viaggio, va a cercare del cibo. Sulla destra della porta d'ingresso una donna di una quarantina d'anni è seduta per terra a mendicare con uno scialle colorato sulla testa. Una ragazzina, di dodici o tredici anni, capelli raccolti, magra, molto vispa, è in piedi accanto a lei. Chiedono entrambe la carità. Le saluto e mi siedo su un ripiano in pietra, davanti alla vetrina sull'altro lato della porta. La ragazzina insiste. Le rispondo con un sorriso senza tuttavia tirare fuori soldi dalla tasca. Con occhi di fuoco lei mi riversa addosso un fiume di invettive. La madre osserva.

Subito riconosco nelle sue ingiurie insulti in serbo o in croato estremamente osceni e provocanti. Le rispondo mettendomi a ridere. Lei raddoppia le sue offese con sguardi incendiari. Allora, fissandola dritto negli occhi, le rispondo in russo che se non la smette immediatamente mi alzo e le rifilo un paio di ceffoni di cui si ricorderà a lungo. La ragazzina si acquieta. Madre e figlia rimangono stupite. La madre mi dice in serbo che sua figlia è terribile e che io ho tutte le ragioni per parlarle in quel modo. La ragazza si mette a ridere. Mi chiede chi sono, parlandomi in un perfetto italiano. Continuiamo a discutere in questa lingua. Lei non è convinta che io sia francese.

Una vettura si accosta al marciapiede e si ferma. Due passeggeri scendono e chiedono in italiano: “avete fame?”. Madre e figlia rispondono di sì. “E tu?”, mi domanda uno dei due. Rispondo di no. Dicono alla ragazza di avvicinarsi al bagagliaio della macchina, dal quale tirano fuori delle mele e dei tramezzini incartati. La vettura riparte nella notte.

Seduti fianco a fianco mi chiedono di nuovo chi io sia: “un italiano del nord?”. La ragazza rigira una grossa mela tra le mani. La madre ride. Continuiamo a parlare. La donna è serba e sua figlia ha un padre polacco, frequenta la scuola a Catania da quattro anni. “Dunque sei uno scrittore; e allora per chi scrivi?” Tra i palmi della ragazza la mela è diventata brillante. “Allora scrivi libri? - Sono un poeta”. I loro occhi si illuminano. Modi esce dal negozio di alimentari con le sue compere. “Lui è tuo figlio? – No, è un amico. E' un romanziere, senegalese.” Una inserviente del negozio tira giù la saracinesca di ferro. Comincia a piovere.

3

Souffle épars

Mars 2015, le car virage à virage de nouveau montait
dans les étages de la mémoire et de la soif;
les pins et les figuiers de Barbarie s'éloignaient
sur les bosses nues, sur les collines rases.
Le volcan s'enfonçait dans l'Est, le volcan gomme la mer.
En route pour Aidone au centre de l'île le car montait
par les étages des collines. L'île n'était plus l'île
mais le hoquet du grand récit
sans qu'on sût qui le soufflait.

3

Soffio sparso

Marzo 2015, curva dopo curva l'autobus risaliva
per i tornanti della memoria e della sete;
i pini e i fichi d'india si allontanavano
sulle sporgenze nude, sulle piatte colline.
Il vulcano che nasconde il mare si inabissava a est.
Sulla strada per Aidone, al centro dell'isola, la corriera saliva
lungo i pendii delle colline. L'isola non era più l'isola
ma il respiro profondo del grande racconto
di cui si ignorava l'origine.

4

Sang Futur

Premier portrait: Ankindé

4

Sangue Futuro

Primo ritratto: Ankindé

Ici, à Aidone, en mars 2014, l'an passé
la brume me prit à la gorge
tandis que par le bas s'enfuyaient
les collines en désordre.

Qui a Aidone, nel marzo del 2014, l'anno scorso
la nebbia mi afferrò alla gola
mentre le colline giù in basso
fuggivano precipitosamente.

*

La grosse ville, Catane rouillée et salée,
quittée six heures plus tôt
battait ses tambours
à flanc de mer.
Dans ma mémoire
la mer perdait son sel.

Catania, la grande città rugginosa e salata,
lasciata sei ore prima
faceva risuonare i suoi tamburi
dalla parte del mare.
Nella mia memoria
il mare perdeva il suo sale.

*

La brume s'appuyait de toutes ses forces
sur le bourg et se mit à me manger.
Sur sa crête le bourg vide
n'était pas vide.

La nebbia premeva con tutte le sue forze
sul borgo e cominciò a mangiarmi.
Nella sua parte alta il paese deserto
non era inanimato.

*

Une poignée de riz en somme,
c'est ce que la brume de toute la mer
savait offrir au bourg,
toutes les portes étaient fermées.

Nient'altro che un pugno di riso
è quanto la nebbia del mare aperto
sapeva offrire al borgo,
tutte le porte erano chiuse.

*

Je ne sais qui avait faim.
La faim veillait dans le bourg.
Le bourg avait froid.

Non so chi aveva fame.
La fame vigilava nel borgo.
Il borgo aveva freddo.

*

Mais voilà que au fond d'une boutique
d'une triple salutation à rebond double
des yeux noirs m'ont mangé.

Ma ecco che in fondo a un negozio
con un triplice saluto ricambiato due volte.
degli occhi neri mi hanno catturato.

*

Il venait du Mali.
Son nom: Ankindé.
Il avait traversé la mer
dans le plus violent désordre
et laissé sa jeunesse au fond de la brousse,
son sang était futur.

Veniva dal Mali.
Ankindé il suo nome.
Aveva attraversato il mare
nel più violento disordine
e lasciato la sua giovinezza in fondo alla savana,
il suo sangue era futuro

*

La brume le mangeait lui aussi.
Mais lui qui ne savait pas nager
avançait à toute allure sur encore un océan
de fureur et de fourberie qui projetait
les unes contre les autres des personnes
aux bras si maigres
qu'ils crevaient la peau des tambours
et les tympanes de la mémoire.

La nebbia divorava anche lui.
Ma lui che non sapeva nuotare
avanzava a tutta velocità su un altro oceano
di furore e di inganno che metteva
gli uni contro gli altri uomini
dalle braccia tanto magre
da perforare la pelle dei tamburi
e i timpani della memoria.

*

Il aurait pu à son tour être ce grand chasseur
que furent ses ancêtres
et s'occuper de remettre des montagnes à l'endroit
et des monstres dans les cages de la beauté.
Mais il veut à toute allure scinder la mer
en deux visages.

Avrebbe potuto essere anch'egli il grande cacciatore
che furono i suoi antenati
e dedicarsi a rimettere al loro posto le montagne
e i mostri nelle gabbie della bellezza.
Ma egli vuole a ogni costo dividere il mare
in due tratti.

*

La brume mange le bourg.
La brume mange tout visage.
La brume mange les deux pommettes.
On ne peut plus fermer les yeux.

La nebbia mangia il borgo.
La nebbia mangia ogni volto.
La nebbia mangia i due zigomi.
Non è più possibile chiudere gli occhi.

*

Tout s'écarte en deux,
la volonté tranche le présent,
entre les deux pommettes
le visage est la brume au futur.

Ogni cosa si divide in due,
la volontà taglia il presente,
tra i due zigomi
il volto è nebbia al futuro.

*

Son sang est au futur.
Il n'a pas beaucoup de repli possible,
toute sa fortune tient dans ses poches.
Son sang pâlit dans la brume
qui s'écarte.

Il suo sangue è al futuro.
Non ci sono tanti ripieghi possibili,
tutta la sua fortuna la tiene nelle tasche.
Il suo sangue impallidisce nella nebbia
che si dirada.

5

Limon libre

Deuxième portrait: Husséni

Husséni, un peu plus âgé que Ankindé,
je l'ai d'abord vu remontant la ruelle
aux très gros pavés tout en haut du bourg,

tirant des outres invisibles,
comme à pas lents, à courants lents derrière lui,
des masses d'eau salée et opaque

parlant peu, les yeux observant tout
mais cachés par de longues étendues de dunes

et si l'eau qu'il tire derrière ses épaules
est opaque ce n'est pas qu'elle est saumâtre
mais l'alourdissent le limon de l'espoir tenace
aussi bien que le limon de la naïveté brute.

Lui monte la pente de la ruelle
avec la force patiente de la vague qui déferle.

Est-ce qu'en déferlant il ne dépose pas entre
les pavés mal joints ce limon
si fertile dont rêvaient de très vieux Siciliens
quand eux-mêmes étaient migrants normands ou arabes
fuyant une guerre ou une famine

car le limon est la force qu'à son tour il apporte
et libère en la donnant.

5

Limo libero

Secondo ritratto: Husséni

Husséni, un po' più vecchio di Ankindé,
l'ho visto poco fa, mentre risaliva la viuzza
lastricata di grosse pietre sulla sommità del borgo,

si trascinava stancamente otri invisibili,
masse opache d'acqua salata
simili a lente correnti alle sue spalle

parlava poco, guardava attentamente intorno
con occhi velati da lunghe distese di dune

e se l'acqua che si tira dietro è torbida
non lo è perché intrisa di salmastro,
la rende greve il limo della speranza tenace
ma anche quello della brutale ignoranza

Sale per la stradina che si inerpicava
con la forza paziente dell'onda che s'infrange.

Ma nel riflusso non lascia tra i sassi
sconnessi del selciato quel fertilissimo fango
che era già stato il sogno dei siciliani più antichi
quando anch'essi erano migranti normanni o arabi
in fuga da una guerra o da una carestia

quel limo è la forza che egli oggi porta con sé
e che dispensa facendone dono.

Entre deux ombres*Troisième portrait: Alaye*

Les oreilles d'Alaye sont l'ombre de l'aube
et l'ombre du soir d'un immense nuage.
Son apparence: ce long nuage qu'un vent constant
fait glisser sur la mer sans qu'il change de forme.
Il écoute tout sans se faire voir.
Il écoute la savane qui crépite sous les trombes
d'eau de l'hivernage et les cris du Grand Marché de Bamako,
c'est son ombre de l'aube; il écoute les reliquats de séisme sicilien
et les coups d'épaule du volcan, c'est son ombre du soir.
Son corps avec sa tête impassible occupe l'espace inconnu
entre les deux ombres. Et dans cet espace il bâtit quelque chose
de très important sans savoir vraiment le saisir.

Comme Ankindé et Husséni
Alaye a la peau très noire.
Encore aujourd'hui je me demande s'il n'est pas
extraterrestre tant parfois son visage lisse
sait rester impassible et tant sa parole sait se retenir.

Comme les deux premiers il parle à peu près six langues
dont le français et depuis peu l'italien.
Combien de chambres secrètes dans l'univers
intérieur du nuage?

6

Tra due ombre

Terzo ritratto: Alaye

Le orecchie di Alaye sono l'ombra dell'alba
e l'ombra della sera partorite da un'immensa nuvola.
Una nuvola enorme mossa da un vento costante
che la fa scivolare sul mare senza mutarne la forma.
Lui se ne rimane in ascolto senza farsi vedere.
Sente il crepitare della savana battuta dagli scrosci
nella stagione delle piogge e le grida del grande mercato di Bamako:
è questa la sua ombra albale; sente le residue scosse del sisma siciliano
e i soprassalti del vulcano: è questa la sua ombra serale.
Il suo corpo col capo impassibile occupa lo spazio sconosciuto
tra quelle due ombre. Uno spazio in cui egli costruisce
qualcosa di essenziale senza esserne pienamente cosciente.

Come Ankindé e Husséni

Alaye ha la pelle nerissima.

Ancora oggi mi chiedo se ho di fronte
un extraterrestre, tanto imperturbabile rimane talvolta
il suo viso liscio, tanto a lungo la sua parola è capace di trattenersi.

Come gli altri due, egli parla più o meno sei lingue
tra cui il francese e da poco l'italiano.

Quante stanze segrete contiene
l'universo che si cela in una nuvola?

Lits, boussole, charpente

Les trois hommes du Sahel firent connaissance au port pétrolier
 en descendant du même bateau qui les sauva.
 La barque pourrie de Lybie: cents migrants entassés.
 Celui qui tint la boussole et le gouvernail du petit moteur
 passa gratuitement. Les autres, à prix d'or.
 A cours de carburant le rafiote dérivait et prenait l'eau.
 S'enfonçait. Ankindé assis désespéré serrant sa tête sur ses genoux
 était sûr de mourir noyé. Le deuxième jour un hélicoptère les repéra.
 Un cargo indien les sauva.
 Alaye monta par une longue échelle de coupée.
 Ankindé épuisé fut treuillé. Des requins rodaient.

A Aidone, au centre de l'île, nous voilà tous.
 Terre aride et secrète, loin des côtes.
 Trop loin sur la côte Est le grand volcan grommelle.
 Ici la terre pauvre souffle lentement.
 Sur leur propre tête bien des habitants se jettent
 des poignées de poussière grise et des jonchées de paille blanchie,
 parlent peu, s'effarouchent de l'ombre d'un oiseau qui passe,
 se hêlent dans la rue sans s'arrêter.
 L'épine est partout dans le cœur, l'amertume est prospère.
 Sous l'humus et le gravier esprits et génies
 ne sont pas complètement exorcisés
 jamais ne sont oubliés.

Les trois du Sahel logent dans la même pièce.
 Ils parlent beaucoup. Nous nous parlons beaucoup.

Les trois côtes de l'île rugueuse battent alors des ailes
 et viennent le matin manger dans nos mains
 puis repartent avec des nuances d'égarement.

Nos paroles sont poutres légères
 et solives, lumineuse charpente
 de ce qu'il s'agit, de ce qu'il urge de construire.

Paroles planches de l'arche pour le grand déluge humain en cours.
Carène ou demeure, qui le sait, carène d'une toute autre traversée
qui jamais encore ne se fit, inadéquate demeure future
dont la porte n'a pas de clef
car le culte des objets n'y aura plus cours, ayant tout cédé
au don de la parole qui se donne.

Encore le soir les trois côtes de l'île à tire d'aile
viennent boire dans nos paumes ouvertes
puis repartent avec d'autres nuances étranges.

Dans la même pièce d'une ruelle d'Aidone
sur leurs maigres lits les trois hommes parlent, dorment,
commencent à assembler quelque chose
dont la boussole n'est ni d'Europe ni d'Afrique.

Les terres qu'ils quittèrent pour une décennie
ne sont ni vides d'âme ni pauvres de parole
mais y trouver travail n'est plus simple.
Aller. En cherchant autre boussole.
En cherchant.

Nous parlons, nous allons.
Ils parlent et vont. Ensemble et sans entrave liés,
légers et graves, la peau très lisse.
Si l'un ou l'autre pleure certaines nuits sous son drap,
ils cherchent ensemble les rames et les verbes
et l'autre boussole.

Letti, bussola, impalcatura

I tre uomini del Sahel fecero conoscenza nel porto petrolifero
scendendo dalla stessa nave che li aveva tratti in salvo
su un barcone putrescente proveniente dalla Libia: cento migranti stipati.
Chi resse la bussola e il timone della piccola imbarcazione
viaggiò gratuitamente. Gli altri, a peso d'oro.

A corto di carburante, la vecchia carretta imbarcava acqua.
Affondava. Ankindé, disperato, seduto con la testa stretta alle ginocchia
era sicuro di morire annegato. Il secondo giorno un elicottero li individuò.
Un cargo indiano li soccorse.
Alaye salì a bordo con una lunga scaletta di imbarco.
Ankindé, stremato, fu sollevato con un argano.

Ci siamo ritrovati tutti a Aidone, al centro dell'isola.
Una terra arida e appartata, distante dalle coste.
Molto lontano, sul versante orientale, il grande vulcano borbotta.
Qui la terra povera respira lentamente.
Alcuni abitanti si cospargono la testa
di manciate di polvere grigia e di paglia sbiancata,
parlano poco, si spaventano per l'ombra di un uccello che passa,
si chiamano per strada senza fermarsi.
C'è ovunque nei cuori una spina, prospera l'amarezza.
Sotto il terreno e la ghiaia spiriti e demoni
non sono del tutto esorcizzati
non sono mai dimenticati.

I tre saheliani alloggiano nella stessa stanza.
Parlano molto. Noi ci parliamo molto.

Le tre coste dell'isola rugosa battono allora le ali
e vengono al mattino a mangiare nelle nostre mani
poi se ne ripartono con qualche segno di turbamento.

Le nostre parole sono putrelle leggere
e travi, luminosa impalcatura
di ciò che realizziamo, di ciò che è necessario costruire.

Parole tavole dell'arca per l'immenso diluvio umano in corso.
Carena o dimora, chi lo sa, carena per una ben diversa traversata
che non è stata finora mai tentata, inadeguata dimora futura
la cui porta non ha chiave
perché il culto degli oggetti non vi avrà più corso, soppiantato
dal dono della parola che fa offerta di sé.

E di sera, ancora, le tre coste dell'isola, in volo,
vengono a bere nei nostri palmi aperti
poi ripartono con altre indicibili sensazioni.

Nella stessa stanza in una stradina di Aidone
sui loro letti disadorni, i tre uomini parlano, dormono,
cominciano a costruire qualcosa
la cui bussola non è né europea né africana.

Le terre che hanno lasciato da un decennio
non sono vuote di anime né prive di parole
ma trovarvi un lavoro non è cosa semplice.
Bisogna andare. Cercando un'altra bussola.
Cercando.

Noi parliamo, andiamo.
Essi parlano e vanno. Solidali ma liberi e senza vincoli,
leggeri e riflessivi, la pelle levigata.
Se uno o l'altro piange certe notti sotto il suo lenzuolo,
insieme cercano i remi e le parole
e l'altra bussola.

Le naufrage de Kapil

Quatrième portrait: Kapil

Kapil vrille ses yeux noirs dans les miens
 et me lance en anglais: “qui tu es?”.
 C’est dans un bureau sombre à Aidone.
 Impérieux. Riant sans cesse, très fort.
 Dans un anglais épouvantable. Ne parlant pas un mot
 d’italien, malgré six mois déjà de séjour.
 “Tu es poète. Qu’est-ce que tu fais ici?”.
 et bien d’autres questions, très directes.
 Enfin je peux lui demander son nom. D’où il vient:
 d’une minorité persécutée au Bangladesh.
 Je lui demande de me dire un poème dans sa langue.
 Il le chante.

Il est arrivé en barque aussi. S’est déclaré mineur
 alors qu’il a la trentaine. S’amuse comme un fou.
 Se précipite. Oublie tout. Veut courir le monde.
 De sa jubilante bouche la parole échappe
 par éclats hermétiques, incohérents, brillants.
 Il se dit poète. Il dit n’être pas poète.
 Et nous autres sommes stupides, rit-il.
 Il est une vocalité dilacérée. Une présence en avalanche.
 Deux minutes il s’assied, esquisse en plissant le front
 un poème qui clame dans un contrejour amer
 la vie contemporaine comme une fuite dans un vide.
 Puis par éclats le rire fuse de sa bouche.
 Extrêmement content de sa personne et de son intelligence.
 N’a aucune idée de ce qu’il veut. Si, s’amuser. Et apprendre
 le chinois car il m’explique que les Chinois seront les maîtres
 du monde dans dix ans. Le monde, le courir.

Il naufragio di Kapil*Quarto ritratto: Kapil*

Kapil fissa i suoi occhi neri nei miei
e mi butta lì in inglese “chi sei?”.
Avviene in un ufficio oscuro a Aidone.
Imperiosamente. Ridendo forte, senza smettere.
In un inglese spaventoso. Senza conoscere una parola
d’italiano, malgrado i sei mesi ormai di soggiorno.
“Sei un poeta. Cosa ci fai qui?”
e tante altre domande, molto dirette.
Alla fine riesco a chiedergli il nome, la provenienza:
una minoranza perseguitata del Bangladesh.
Gli chiedo di recitarmi una poesia nella sua lingua.
La canta.

Anche lui è arrivato in barca. Si è dichiarato minorenne
quando invece è sulla trentina. Si diverte come un matto.
E’ precipitoso. Dimentica tutto. Vuole percorrere il mondo intero.
Dalla sua bocca giuliva la parola fuoriesce
a scoppi ermetici, incoerenti, brillanti.
Si definisce poeta. Dice di non esserlo.
Ride di noi, dandoci degli stupidi.
E’ una vocalità lacerata, la sua. Una presenza travolgente.
Si siede per due minuti, aggrotta la fronte e abbozza
una poesia che denuncia con accenti amari
la vita contemporanea come una fuga nel vuoto.
Poi a scatti il riso cola dalla sua bocca.
E’ estremamente contento della sua persona e della sua intelligenza.
Non ha alcuna idea di ciò che vuole. Sì, divertirsi. E imparare
il cinese perché, come mi spiega, i cinesi saranno i padroni
del mondo entro dieci anni. Il mondo, da percorrere tutto.

La splendeur de Modi

Cinquième portrait: Modi

Modi aussi passe d'un continent à l'autre.
 Il a acquis l'excellence des langues écrites
 et des savoir-faire littéraires subtils de deux capitales: Dakar et Paris.
 Pourtant il voit que ni l'une ni l'autre capitale n'offre assez de sens.
 L'excellence d'une tradition de la brousse où il naquit l'habite aussi.
 Une écharde lui fait saigner le cœur, on ne sait laquelle,
 et lui rappelle quelle impérieuse nécessité est la fraternité,
 et lui redit, lui rappelle que le grand récit contemporain
 n'est encore écrit, ni dans sa forme, ni en son sens,
 ni n'est peut-être même dit, et pourtant il est là, le grand récit, il va,
 son ample murmure s'entend.

Modi réussira-t-il son grand enjambement entre deux continents?
 Du quel au quel? Migrant dans quel sens?
 Albatros à double tête. Ne sait où se poser. Il cherche, cherche.
 Car à présent l'air se raréfie là-haut; aïe, à terre la violence brute,
 qu'elle vienne de la misère des demeures ou du vide des esprits,
 cogne. Eclabousse jusqu'aux nuages.

Il m'a entendu en France parler d'Aidone, des trois migrants du Sahel,
 des trois côtes de l'île qui veulent changer de sort, qui battent
 des ailes pour venir boire et manger dans nos mains.
 Il a demandé à m'accompagner. C'est peut-être enfin le lieu où se poser,
 une colline, songe-t-il, où enfin comprendre
 dans quel sens voudrait couler l'eau,
 dans quel sens faire couler l'eau de ses très belles phrases.

Le voilà à Aidone, il écoute entre les fanfaronnades et les litanies,
 entre le frétillement de la sauce de la pasta dans l'huile
 et le frémissement de la théière sur le gaz, il écoute
 ce qui trébuche, ce qui est pompeux, ce qui est désespéré,

ce qui arrive les genoux brisés et sous la forme d'un nuage,
ce qui va naître avec un vagissement de légende inconnue.
Mais tout va en tous sens, en tous sens.
Il choisit "la plus belle forme d'écriture"
que l'Europe s'est créée il y a deux siècles:
l'ordonnancement d'un roman.
Il l'entreprend, il voudrait y ranger ce trébuchement
qui va pourtant en tous sens, qui va.

Il écoute, il observe, il juge.
Il questionne, il attend, il parle très peu.
Ne trouve pas encore comment se poser à terre, comment apporter
planche ou cheville voire solive
à l'arche qui se construit. Et que lui voudrait aussi.

Lo splendore di Modi

Quinto ritratto: Modi

Anche Modi passa da un continente all'altro.
 Ha acquisito un'eccellente conoscenza delle lingue scritte
 e dei raffinati stili letterari di due capitali: Dakar e Parigi.
 Ma vede che né l'una né l'altra sa offrire qualcosa di significativo.
 Ha in sé anche la grandezza di una delle tradizioni della savana dove è nato.
 Una scheggia indefinita gli fa sanguinare il cuore
 e gli rammenta quale imperiosa necessità sia la fratellanza,
 gli parla, gli ricorda che il grande racconto contemporaneo
 non è ancora scritto, non se ne conoscono forma e contenuto
 e forse non è nemmeno detto, eppure è là, il grande racconto, si muove,
 il suo diffuso mormorio si sente.

Riuscirà Modi nel suo lungo attraversamento di due continenti?
 Da quale a quale? Migrante in che senso?
 Albatro dalla doppia testa, non sa dove posarsi. Cerca, cerca.
 Perché adesso l'aria scarseggia anche lassù; e a terra la violenza folle
 generata dalla miseria quotidiana o dal vuoto degli spiriti
 impazza. Schizza fino alle nuvole.

Mi ha sentito in Francia parlare di Aidone, dei tre migranti del Sahel,
 delle tre coste dell'isola che vogliono cambiare sorte, che battono
 le ali per venire a bere e a mangiare nelle nostre mani.
 Ha chiesto di accompagnarli. Forse è quello il luogo dove posarsi,
 una collina, come lui sogna, dove finalmente capire
 in che senso vorrebbe far scorrere l'acqua,
 in che senso far fluire l'acqua delle sue frasi ricercate.

Ed eccolo a Aidone, in ascolto tra smargiassate e litanie,
 tra lo sfrigolio nell'olio della salsa per la pasta
 e il ribollire della teiera sul gas, in ascolto
 di ciò che è instabile, di ciò che è sfarzoso, di ciò che è disperato,
 di ciò che arriva con le ginocchia sfinite e sotto forma di nuvola,
 di ciò che nasce con un vagito di leggenda sconosciuta.
 Ma le cose si muovono seguendo logiche imprevedibili

ed egli sceglie la più bella forma, presunta, di scrittura
che l'Europa si è creata da due secoli:

l'architettura del romanzo.

Lo pratica, vorrebbe dare ordine a quel turbamento
che tuttavia va in ogni direzione, non si arresta.

Egli ascolta, osserva, giudica.

Discute, attende, parla pochissimo.

Non sa ancora come posarsi a terra, come aggiungere
un'asse o un perno, anzi una trave,
all'arca che si va costruendo. E che anche lui desidera.

L'atelier

Au début ou à la fin du jour
 l'été puis l'hiver
 quinze fois pour une sorte d'atelier de parole
 j'ai invité les trois hommes du Sahel
 dans une pièce vide qu'on me laisse, une table, des chaises.

Quatre fois Modi se joint à nous.
 Les trois hommes sont des héros,
 ils ont traversé à grand péril les guerres
 et les déserts du sable aveuglant puis de l'eau salée.
 Modi est grand travailleur, grand veilleur.
 J'ai double d'âge de chacun d'eux.
 Et je sais écrire, je crois, le poème de la parole qui fonde,
 de la parole qui ouvre.

Ces quinze fois par l'audace de l'encre
 et par la tendresse du papier, nous allons ensemble
 par les doigts et par les poignets, nous allons ensemble
 par le raide et rude sentier de la parole qui s'écrit.
 Ensemble nous disons notre vie d'étrangers à Aidone.
 Ce qui est écrit, on ne sait qui précisément de nous l'écrit.
 On écrit. Les mots de l'un sont aussi bien les mots de l'autre.
 L'écriture d'Europe qui aime être signée,
 qui affectionne l'architecture cloisonnée et les subtils replis
 n'a encore grippé ni nos cœurs ni nos yeux ni nos doigts.

Et voilà que les genoux ne sont plus brisés,
 voilà que les draps ne sèchent plus de larmes.
 Les mots dans l'encre, les mots transcrits très vite sur l'écran du blog
 portent à nous qui les écrivons, à ceux qui au loin nous manquent
 et à ceux qui ont foi en nous, la cargaison de vie, le pain et le sucre.

Ankindé plie son corps,
 résonance longue comme la montagne du cœur de tous les hommes,
 et le fait entrer, l'éraflant aux coudes et aux épaules,

entrer dans la proue de l'arche.

Husséni déroule ses cordages et polit des planches,
monte à la hune, perçoit avec mélancolie une autre terre,
moins cruelle, de l'autre côté de l'horizon,
au-delà des dunes et de la houle.

Alaye passe le rabot et l'huile de lin
au revers des planches brunes qu'il scia en rêve
et taille son large torse comme un autre arbre
à étêter pour que le vent parle encore plus loin.

Modi entreprend de nous rejoindre sur notre sentier de cailloux,
il délace la langue ; elle dénoue ses tresses
et piaffe de filer au large.

J'écris le volcan renversé
dans la lumière d'aube de notre réveil ce matin,
j'écris le bougon volcan où je grimpais talons nus,
j'écris l'île sirène qui boit l'eau enfin claire
dans la coupe de nos mains unies.

L'un après l'autre nous nous lisons
ce que nous avons donné à nos feuilles.
Ondes vocales, nous nous le donnons.
Nous le donnons à tous.
Nous rions beaucoup.
Les genoux ne sont plus brisés.
Quinze soirs les draps n'ont plus caché,
ne cachent plus de larmes.

Il laboratorio

All'inizio o sul finire del giorno
d'estate e poi d'inverno
per quindici volte ho invitato i tre uomini del Sahel
a una sorta di laboratorio di parola
in una stanza vuota a mia disposizione, con un tavolo, delle sedie.

In quattro circostanze Modi si è unito a noi.
Quei tre uomini sono degli eroi,
hanno attraversato tra grandi pericoli le guerre
e i deserti di sabbia accecante, poi di acqua salata.
Modi è un grande lavoratore, un guardiano insonne.
Io ho il doppio degli anni di ognuno di loro.
E so scrivere, credo, il poema della parola che fonda,
della parola che apre.

In quelle quindici occasioni, con inchiostro risoluto
e il morbido supporto della carta, procediamo insieme
con le dita e i polsi, procediamo insieme
sul sentiero ripido e impervio della parola che si scrive.
Insieme diciamo la nostra vita di stranieri a Aidone.
Non si sa chi tra noi è l'autore di ciò che scriviamo.
Scriviamo. Le parole dell'uno sono anche le parole dell'altro.
La scrittura che in Europa si vuole firmata,
che predilige la struttura codificata e gli accorgimenti retorici
non ha ancora ghermito i nostri cuori, né gli occhi o le dita.

Ed ecco che le ginocchia non sono più dolenti,
ora le lenzuola non asciugano più lacrime.
Le parole scritte, riprodotte subito sullo schermo del computer
portano a noi che le creiamo, a quelli che lontani ci mancano
e a quelli che credono in noi, un carico di vita, il pane e lo zucchero.

Ankindé piega il suo corpo,
risonanza lunga come la montagna del cuore di tutti gli uomini,
e lo fa entrare, graffiandosi i gomiti e le spalle,

lo fa entrare nella prua dell'arca.

Husséni srotola i suoi cordami e pulisce le tavole,
sale sulla coffa, avverte con malinconia un'altra terra,
meno crudele, dall'altra parte dell'orizzonte,
al di là delle dune e dei marosi.

Alaye passa la piolla e l'olio di lino
sul rovescio delle assi brune che segò in sogno
e modella il suo largo busto come un altro albero
svettante, affinché il vento parli ancora più lontano.

Modi si impegna a raggiungerci sul nostro sentiero roccioso,
libera la sua lingua, che scioglie le sue trecce
e scalpita per filare al largo.

Io scrivo del vulcano rovesciato
nella luce albale del nostro risveglio stamattina,
scrivo del vulcano brontolone che scalavo a piedi nudi,
scrivo dell'isola sirena che beve l'acqua diventata chiara
nella coppa delle nostre mani unite.

Uno dopo l'altro ci leggiamo
quello che abbiamo offerto ai nostri fogli.
Onde vocali, che ci scambiamo reciprocamente.
Ne facciamo dono a tutti.
Ridiamo molto.
Le ginocchia non sono più sfinite.
Per quindici sere le lenzuola non hanno più nascosto,
non nascondono più le lacrime..

Les aboyeurs

Dans la rue à Catane le petit chien blanc surgit du fond de la nuit,
se précipite sur moi, se met à aboyer furieusement.

Tressaute sur ses pattes blanches fines.

Aboie enragé. Sa maîtresse sous grande capuche
feint de ne rien voir. Le petit chien hurle.

Sa maîtresse ne le rappelle pas. Le petit chien
saute de colère sur place. Cherche à me mordre.

Court en rond autour de mes jambes en hurlant.

Je ne bouge pas. Il hurle. Fait des bonds.

La maîtresse ne fait rien. Je ne peux bouger.

Hurlements hurlements hurlements.

Les figuiers de Barbarie ouvrent grand leurs oreilles

Le volcan se rapproche. Le chien blanc hurle.

Deux jours avant en quittant Aidone, Modi et moi

payons chacun sa chambre. L'argent reçu,

les logeurs après une semaine de bizarres harcèlements

lâchent un feu d'artifice d'invectives, reproches,

insultes. Invectives. Elles me font rire.

Je refuse de répondre. Les insultes redoublent.

Insupportable aux logeurs est que je m'intéresse plus aux migrants.

Qu'à eux. Eux qui à peu près invisibles se calfeutrent, ne s'intéressent à rien.

Mon dialogue avec les migrants exaspère, risque de révéler des choses

et les misérables profits grappillés sur leurs dos.

Dialoguer pourrait signifier enquêter. Observer. Au pays cendre et ombre!

Invectives acharnées, insultes, c'est la peur qui aboie,

qui aboie déchaînée, pour faire peur, qui a peur.

I latranti

Per strada, a Catania, un piccolo cane bianco sbuca dal fondo della notte, si precipita verso di me, si mette ad abbaiare furiosamente.

Saltella sulle sue sottili zampe bianche.

Abbaia rabbioso. La sua padrona sotto un grande cappuccio finge di non vedere niente. Il piccolo cane ulula.

La sua padrona non lo richiama. Il piccolo cane

salta incollerito sul posto. Cerca di azzannarmi.

Corre in cerchio intorno alle mie gambe ululando.

Io non mi muovo. Il cane ulula. Continua a saltare.

La padrona non fa nulla. Io non posso muovermi.

Ululati ululati ululati.

I fichi d'india spalancano le loro orecchie.

Il vulcano si avvicina. Il cane bianco ulula.

Due giorni prima, lasciando Aidone, io e Modi paghiamo ognuno la sua camera. Preso il denaro, i proprietari, dopo una settimana di bizzarre molestie, si lasciano andare a un fuoco d'artificio di invettive, rimproveri, insulti. Invettive. Mi fanno ridere.

Mi rifiuto di replicare. Gli insulti raddoppiano.

Trovano insopportabile che io mi interessi più ai migranti che a loro. Loro che se ne rimangono rintanati, quasi invisibili, badano unicamente a se stessi.

Il mio dialogo con i migranti infastidisce, rischia di svelare qualcosa dei miserabili profitti lucrati sulle loro persone.

Dialogare potrebbe significare indagare. Osservare. In paese silenzio e omertà!

Invettive accanite, insulti, è la paura che abbaia, che abbaia scatenata, per fare paura, perché ha paura.

Le cri pour Satan

A cinq kilomètres de Aidone, à cinquante virages de là sur les collines,
Piazza Armerina fait trembler l'île.

C'est volcan paradoxal et frémissant au centre de l'île.

Dans l'antiquité un déluge bacchique déposa au sol
par mosaïques des images colorées des dieux invisibles,
des rites et des gestes leurs: images à piétiner, à maculer, à couvrir de son corps
et de ses dépouilles, à laver, puis à piétiner, piétiner.
Par dizaines de milliers de tesselles minuscules
créer au sol les images géantes refondant le réel et le sacré
et les fixer là, sous les pieds. Sous les pieds.

Au dix-septième siècle on suspendit un énorme crucifix peint
sur bois au-dessus des têtes des fidèles dans la nef de la cathédrale,
tout en haut de la colline la plus haute de la ville.

Image pour ascension et à la fois pour pesante menace. En l'air.

Passant par là un jeudi avec Husséni et Modi
au sacristain je demande qui a peint l'œuvre en l'air.

Pas de réponse. Sur le parvis un vieux prêtre me rattrape:

“Qui êtes-vous? Je vous préviens, je ne donne rien.

Ces deux Africains sont avec vous? Que voulez-vous?”

J'aimerais lui répondre: “pourquoi suspendre
si haut dans le vide des couleurs sur du bois afin de refonder le monde?”

Mais je lui demande le nom du peintre:

“- Antonello di Messina. Pourquoi voulez-vous le savoir?

- Parce que sa peinture en l'air est incroyablement efficace.

- Qui êtes-vous? – Un poète français. - Et eux? – Mes amis,
un romancier et un migrant. – Vous êtes en lien avec Satan?

- Avec qui?” lui demandé-je. “- Satan.” Je réponds:

“cela fait longtemps que je ne l'ai vu. Mais vous, vous le
connaissez. Avez-vous de ses nouvelles?” Il me répond:

“Moi, non. Mais vous pourriez, vous, en avoir.

- Ah, je pourrais lui téléphoner mais j'ai perdu son numéro.

L'avez-vous?” Les yeux du prêtre brillent: “Non”.

- Alors il faut l'appeler directement”.

Mes mains en porte-voix j'appelle sur le parvis très fort:

“Satan!”. Silence total. Le prêtre éclate de rire.

Son visage s'est complètement détendu.

Nous parlons à présent de la beauté de l'art, de ses pouvoirs.

Le prêtre jubile à me parler des saveurs de la table.

Je lui parle des pouvoirs du poème.

Ensemble nous rions beaucoup.

La chiamata per Satana

A cinque chilometri da Aidone, dopo cinquanta tornanti sulle colline, Piazza Armerina fa tremare l'isola.

E' un vulcano paradossale e fremente al centro dell'isola.

Nell'antichità, con un fervore da invasato, qualcuno depose sul suolo mosaici con raffigurazioni colorate di divinità invisibili, dei loro riti e delle loro vicende: immagini da calpestare, macchiare, coprire col corpo e le proprie spoglie, lavare, poi calpestare, calpestare.

Con decine di migliaia di minuscoli tasselli furono create per terra immagini imponenti per rifondare il reale e il sacro e furono fissate là, sotto i piedi. Sotto i piedi.

Nel diciassettesimo secolo, un enorme crocifisso dipinto, in legno, fu sospeso sopra le teste dei fedeli nella navata della cattedrale, sulla sommità della collina più alta della città.

Un simbolo di elevazione e, al contempo, una pesante minaccia. In aria.

Passando da quelle parti un giovedì con Husséni e Modi chiedo al sacrestano chi ha dipinto l'opera sospesa.

Nessuna risposta. Sul sagrato un vecchio prete mi raggiunge:

“Chi siete? Ve lo dico subito, io non offro niente.

Questi due africani sono con voi? Che cosa volete?”

Mi sarebbe piaciuto rispondere: “perché fissare così in alto, nel vuoto, dei colori sul legno per rifondare il mondo?”

Ma gli chiedo il nome del pittore.

“- Antonello da Messina. Perché volete saperlo?

- Perché la sua pittura in aria è incredibilmente efficace.

- Chi siete? - Un poeta francese. E quelli? - Miei amici, un romanziere e un migrante. - Siete in combutta con Satana?

- Con chi?” gli domando. “- Satana.” Replico:

“E' da molto tempo che non lo vedo. Ma voi sicuramente lo conoscete. Avete sue notizie?” E lui:

“Io no. Ma voi, proprio voi, potreste averne.

- Ah, sì, potrei telefonargli, ma ho perso il suo numero.

Voi l'avete?” Gli occhi del prete brillano: “No”.

- Allora bisogna chiamarlo direttamente”.

Con le mani a megafono, grido a tutta voce sul sagrato:

“Satana!” Silenzio totale. Il prete scoppia a ridere.

Il suo viso si è completamente disteso.

Ci mettiamo a parlare della bellezza dell’arte, dei suoi poteri.

Il prete goisce nel parlarmi dei sapori della tavola.

Io gli parlo della forza del poema.

Ridiamo insieme, molto.

Il y a

Il y a la mer et les vagues profondes.

Il y a eu les barques, les sauvetages et les naufrages.

Il y a les montagnes et les falaises.

Il y a eu les aboyeurs.

Il y a eu les déluges dans les travers du ciel,
les guerres et les attentats aveugles.

Il y a un continent qui perd son sang et son sens
dans des hangars pleins d'objets étouffants et vides
et un autre continent presque dépourvu d'objets
et aux pensées si diverses et si vastes
que la Terre pourrait se mettre à tourner dans l'autre sens.

Il y a eu l'énergie qui déborda un soir dans l'insulte puis le rire,
il y a eu la couardise qui se dresse un rempart d'insultes pour aveugler.
Il y a ce hoquet qui se répète dans le creux du grand récit.

Il y a eu la brume et la bêtise,
il y a l'eau qui ruisselle aux jambes, aux épaules d'Ulysse naufragé
arrivant sur la plage devant Nausicaa.

Il y a le très grand murmure des migrations et des houles
entre les deux continents, il y a les épines et le hoquet.

Il y a la langue qui fourche et la splendeur lettrée
qui risque de tomber de la barque.

Il y a la main naïve qui met le volcan à l'envers
et les mains ensemble qui font coupe pour l'eau à boire.

Il y a les draps salés, la mosaïque profuse au sol
et la peinture planant ivre en l'air.

Il y a l'excellence du roman qui se lit dans un fauteuil
il y a la réalité du poème qui se dit sur la place, dans la montagne
ou sur la barque.

Il n'y a pas encore de verbe
car la phrase du long récit n'est pas encore née de notre atelier,
et pourtant le récit est là, avançant par nos bras, par nos signes,

par nos gestes, il n'y a pas encore de verbe
car dans notre simple chantier n'est pas assemblée encore la carène.
N'en finit pas notre migration de tâtonner
cherchant l'autre boussole.

C'è

C'è il mare e le sue alte onde.
Ci sono stati i barconi, i salvataggi e i naufragi.
Ci sono le montagne e le falesie.
Ci sono stati i latranti.
Ci sono stati i diluvi nella vastità del cielo,
le guerre e gli attentati ciechi.
C'è un continente che perde sangue e senno
nei magazzini colmi di oggetti strabilianti e vuoti
e un altro continente quasi del tutto deprivato di beni
ma dai pensieri così diversi e profondi
che potrebbero far ruotare la terra al contrario.

C'è stata l'energia che tracimò una sera nell'insulto e poi nel riso,
c'è stata la codardia che si fa scudo con gli insulti per accecare.
C'è questo singhiozzo che si ripete nella cavità del grande racconto.

Ci sono state la nebbia e la stupidità,
c'è l'acqua che scivola dalle gambe e dalle spalle del naufrago Ulisse
che arriva sulla spiaggia davanti a Nausicaa.
C'è l'immenso mormorio delle migrazioni e delle ondate
tra i due continenti, ci sono le spine e il singhiozzo.
C'è la lingua che inganna e lo splendore letterario
che rischia di cadere della barca.

C'è la mano ingenua che rovescia il vulcano
e le mani unite a formare una coppa per l'acqua da bere.
Ci sono panni stesi impregnati di sale, il mosaico distribuito al suolo
e la pittura che plana ebbra nell'aria.
C'è l'ideale del romanzo che si legge in poltrona
e c'è la realtà del poema che si dice in piazza, in montagna
o sulla barca.

Non ci sono ancora parole,
non è ancora uscita dalla nostra officina la frase del lungo racconto,
che tuttavia è là, si fa strada tra le nostre braccia, i nostri segni,

i nostri gesti, ancora senza parole
perché nel nostro piccolo cantiere non è stata ancora costruita la carena.
Il nostro migrare continua, mentre brancoliamo al buio
alla ricerca dell'altra bussola.

Acte III

Elans

Certains charpentiers

Atto III

Slanci

Taluni carpentieri



(Soumaila Goco)

1

Le Chroniqueur immobile

Sixième portrait: le tailleur-de-pierre de destinées

1

Il Cronachista immobile

Sesto ritratto: l'intagliatore-di-pietra dei destini

Très loin, au fond du Sahel,
le chroniqueur des scintillants pouvoirs du monde visible
et des séismes du monde invisible,
le diseur au verbe impressionnant et tranchant,
le redouté griot, le devin aux sourcils froncés
que chaque migrant respecte et craint,
que j'écoutais pendant dix ans louer et blâmer
dans son bourg de terre à l'orée du désert,
bouge-t-il lui-même vraiment,
lui qui me lance, qui nous lance sur les pistes et les routes
en fourrant dans mes poches dans nos poches
ses bouts de papiers sacrés dessinés?

Molto lontano, nel profondo Sahel,
il cronachista degli scintillanti poteri del mondo visibile
e dei sussulti del mondo invisibile,
il dicitore dalla parola impressionante e sferzante,
il temuto cantastorie, l'indovino dalle sopracciglia crespe
che ogni migrante rispetta e paventa,
che ho ascoltato per dieci anni lodare e biasimare
nel suo villaggio al limitare del deserto,
viaggia mai veramente,
lui che mi spinge, che ci spinge per sentieri e strade
ficcando nelle mie tasche nelle nostre tasche
i suoi foglietti di carte sacre disegnate?

*

Le grand chroniqueur bouge-t-il vraiment,
lui qui prend au lasso de sa parole fleurie
l'ami et l'ennemi
et les dresse droit l'un face à l'autre
comme le ciel du levant et le ciel du couchant?

Si sposta realmente il grande cronachista,
lui che prende al laccio della sua parola fiorita
l'amico e il nemico
e li mette dritti l'uno di fronte all'altro
come il cielo di levante e il cielo di ponente?

*

Bouge-t-il vraiment, le grand chroniqueur,
lui qui me lance à travers des déserts, des fleuves et des mers
en me vrillant dans les oreilles des strophes de son chant de courage?

Si sposta realmente il grande cronachista,
lui che mi spinge attraverso i deserti, i fiumi e i mari
avvitandomi nelle orecchie le strofe del suo canto di coraggio?

*

Son monde visible est une plaine.
Les maîtres de la plaine possèdent
toutes les pistes de la plaine, tous les grains du sable
et la personne du chroniqueur aussi:
ils l'entravent par ses deux chevilles
chacune liée à une montagne locale orange carrée.
Si le chroniqueur chante l'une et l'autre montagne
en leur inventant des sommets luxuriants
les entraves lui garrottent les chevilles
et ses cordes vocales restent de toute façon en bas.

Il suo mondo visibile è una pianura.
I padroni della pianura possiedono
tutte le strade della distesa, tutti i granelli di sabbia
e anche la sua stessa persona:
lo trattengono per le due caviglie
ognuna legata a una montagna tabulare di colore arancio.
Se il cronachista canta l'una e l'altra montagna
immaginando per loro delle cime lussureggianti
i ceppi gli serrano le caviglie
e le sue corde vocali restano comunque in basso.

*

Je voudrais croire qu'il voyage.
Les dessins qu'il me donne sont des plumes,
les chants qu'il me lance sont des os fins d'ailes.
Je veux croire qu'il croit qu'il voyage
même si avec ses ailes il ne peut gagner l'altitude
ni se choisir un cap derrière l'horizon.

Vorrei credere che egli viaggia.
I disegni che mi offre sono delle piume,
i canti che mi rimanda sono ossa sottili d'ali.
Voglio credere che egli creda di viaggiare
anche se con le sue ali non può guadagnare l'altezza
né scegliersi un promontorio dietro l'orizzonte.

*

Le feu ronge ses hanches.
Ses épaules brûlent.
La fumée de ce feu lent
s'en va par là, par le bas du campement,
par la sente des vaches.

Il fuoco corrode le sue anche.
Le sue spalle bruciano.
Il fumo di questo fuoco lento
se ne va verso il fondo dell'accampamento,
lungo il sentiero delle mucche.

*

La parole ronge ses dents.
Ses paupières se collent.
Sa parole cherche les oreilles inconnues,
vous, moi, qui dormons à la belle étoile
derrière le galop peureux de l'horizon.

La parola consuma i suoi denti.
Le sue palpebre si attaccano.
La sua parola cerca le orecchie sconosciute,
voi, io, che dormono all'aperto
dietro la corsa impaurita dell'orizzonte.

*

Il ne traverse pas la mer ni le désert.
Il ne voyage pas avec nous.
Il jette ses dés sur un échiquier de basalte qui brûle les yeux.
Il prédit notre mauvais carrefour et notre fertile pacte,
il nous les prophétise peut-être.
Il est traversé par la furie et la verdeur de la vie.
Il tombe dans un dessin carré qu'il fait pour nous.
Il tombe dans une clameur qu'il nous chante
en trépignant sur le sable
puis s'en va dormir derrière le figuier.

Egli non attraversa il mare né il deserto.
Non viaggia insieme a noi.
Getta i suoi dadi su una scacchiera di basalto che brucia gli occhi.
Predice i nostri infausti incroci e il nostro fertile patto,
forse ce li profetizza.
E' segnato dalla furia e dall'asprezza della vita.
Cade in un disegno quadrettato che realizza per noi.
Cade nel clamore che ci canta
scalpitando sulla sabbia
poi se ne va a dormire dietro il fico.

*

Parfois le vent se libère et remonte à toute allure
le temps, l'histoire, le fil du récit.
Parfois le vent fait tourner plus vite le jour et la nuit
et même la terre et le cycle perpétuel des images,
des mélodies et des mythes.
Parfois le vent. Parfois.
Lui se tient face au vent jambes écartées,
il donne ses cordes vocales au vent.

La force de migrer prend forme alors.

Talvolta il vento si libera e risale a tutto andare
il tempo, la storia, il filo del racconto.
Talvolta il vento fa girare più veloce il giorno e la notte
e anche la terra e il ciclo perpetuo delle immagini,
delle melodie e dei miti.
Talvolta il vento. Talvolta.
A gambe larghe lui si pone faccia al vento,
offre le sue corde vocali al vento.

Allora il desiderio di migrare prende forma.

*

Le vent bondit dans les jambes du cheval.
Le vent rugit dans la proue de la barque
qui claque sur la crête des vagues.
Le vent grimpé sur les épaules des migrants
embarqués en pleine nuit sait traverser la mer.

Il vento saltella fra le gambe del cavallo.
Il vento ruggisce sulla prua della barca
che sbatte sulla cresta delle onde.
Il vento arrampicato sulle spalle dei migranti
imbarcati in piena notte, sa attraversare il mare.

*

Le chroniqueur ne bouge pas.
Au vent qui bondit vibrent ses cordes vocales.
Avec le vent furieux jouent ses cordes vocales
pour faire sourire le vent
et le rendre encore plus perpétuel,
encore plus étranger.

Il cronachista non viaggia.
Al vento che salta vibrano le sue corde vocali.
Col vento furioso giocano le sue corde vocali
per farlo sorridere
e renderlo ancora più perpetuo,
ancora più straniero.

*

2

Ankindé seul

2

Ankindé solo

Ankindé va en haut de la colline
tout en haut du bourg d'Aidone.
On ne peut plus habiter plus haut.
Cent kilomètres à l'est le volcan brûle.
Ankindé prend un vent dans sa main gauche
et dans sa main droite il attrape la guirlande noire
des noms de toutes les îles que le vent survola.
Dans sa main gauche le vent se débat.
Et rage. Ecorche la paume d'Ankindé.
Et refuse à toute force de voir les noms des îles.
Ankindé alors s'amenuise, se durcit, se glisse
dans le noyau de la rage du vent.
Il blanchit la rage du vent.
Le volcan rentre dans la brume et s'éteint.
Ankindé ouvre sa main gauche,
le vent se retourne sur le dos, on voit son ventre blanc.
Ankindé devient l'onde du ciel
et l'onde va entrer dans le grand récit.

Ankindé si reca sulla sommità della collina
che sovrasta il borgo di Aidone.
Non è possibile stare più in alto.
Cento chilometri a est il vulcano brucia.
Ankindé prende un vento nella sua mano sinistra
e con la destra afferra la ghirlanda nera
dei nomi di tutte le isole che il vento ha sorvolato.
Nella sua mano sinistra il vento si dibatte.
Si infuria. Scortica il palmo di Ankindé.
E rifiuta decisamente di vedere i nomi delle isole.
Ankindé allora si assottiglia, si irrigidisce, si insinua
nel nucleo della rabbia del vento.
Imbianca la rabbia del vento.
Il vulcano si riavvolge nella nebbia e si spegne.
Ankindé apre la sua mano sinistra,
il vento si gira sul dorso, mostra il suo ventre bianco.
Ankindé diventa l'onda del cielo
e l'onda entra nel grande racconto.

*

Ankindé se rappelle un refrain de chant de chasse:
son grand-père le chantait une heure avant l'aube
et partait en pleine brousse
là derrière le fleuve sec de la peur
là où les lionnes se laissent téter
par les génies des orages et des vents.

Ankindé se rappelle les minuscules dessins à ne pas regarder
qu'on cousait dans une menue bourse de cuir
à porter au cou pour chaque voyage.

Ankindé se rappelle mais hésite,
se rappelle mais trébuche,
se rappelle mais ne sait pas nager,
se rappelle mais préfère l'amitié du vent blanc
se rappelle mais hume la peau de sel de l'avenir,
peine à se rappeler, perd la soif, lance le fil
du haut de la colline entre les buissons que le vent tort,
lance le fil de son récit qui entre
et entre dans la caverne chorale du grand récit.

“Le ciel est ma caverne tiède”.
Le ciel est la carène de la barque retournée.

Ankindé ricorda il ritornello di un canto di caccia:
suo nonno lo cantava un'ora prima dell'alba
e poi si dirigeva verso il cuore della savana
dietro il fiume secco della paura
là dove le leonesse allattano
gli spiriti dei temporali e dei venti.

Ankindé ricorda i minuscoli disegni da non guardare
ricuciti in una piccola borsa di cuoio
da portare al collo in ogni viaggio.

Ankindé ricorda ma esita,
ricorda ma vacilla,
ricorda ma non sa nuotare,
ricorda ma preferisce l'amicizia del vento bianco,
ricorda ma fiuta la pelle di sale dell'avvenire,
soffre nel ricordare, dimentica la sete, lancia il filo
dall'alto della collina tra i cespugli che il vento contorce,
lancia il filo della sua storia che entra
e entra nella caverna corale del grande racconto.

“Il cielo è la mia tiepida caverna”.
Il cielo è la carena della barca capovolta.

*

Une heure avant l'aube le merle de mars
chante à toute force dans l'oliveraie
au bas de la colline. Il dresse les oliviers,
il enfle la colline, il incline les chemins du ciel.
Il n'y a pas d'amarre au pied de la colline,
il n'y a pas la mer au pied de la colline.
Seulement les vagues terreuses et la houle râpeuse du futur,
les bourrelets boisés et les vallons noirs qui vont et viennent
dans les reprises du chant du merle.
Seulement le futur écroulé de sommeil sur lui-même
comme l'homme piteux sans enfants ni petits-enfants ni neveux.
Le merle à toute force chante en bas dans l'oliveraie.
Ankindé en haut de la colline taille des marches
dans l'éboulis céleste, dans la caverne du ciel,
conduit encore plus loin les chemins du ciel
doucement sur le ventre blanc du vent tiède et dur.

Un'ora prima dell'alba il merlo di marzo
canta a distesa nell'uliveto
ai piedi della collina. Raddrizza gli ulivi,
ricolma la collina, inclina i sentieri del cielo.
Non c'è ormeggio ai piedi della collina,
non c'è il mare ai piedi della collina.
Solo onde terragne e la marea rapinosa del futuro,
le escrescenze boschive e le valli nere che vanno e vengono
a ogni ripresa del canto del merlo.
Solo il futuro crollato su se stesso per il sonno
come un uomo pietoso senza figli né nipoti né eredi.
Il merlo canta a distesa in basso nell'uliveto.
Ankindé in cima alla collina intaglia dei gradini
nell'ammasso celeste, nella caverna del cielo,
spinge ancora più lontano i sentieri del cielo,
lentamente, sul ventre bianco del vento tiepido e forte.

*

3

Le Rêve d'Alaye et les voix de nuit

3

Il sogno di Alaye e le voci notturne

Au milieu de la nuit d'Aidone
un rêve acide réveille en sursaut Alaye.

Il a vu que l'eau s'est retirée de la mer.
Il a vu que les vallées immenses du fond de la mer
sont dans l'ignorance complète des vents et des couleurs de la végétation.
Il a vu que les vallées sont muettes et vides de vie.

Il a vu aussi dans les pentes du fond de la mer
les cadavres gonflés et gris de ceux qui tombèrent des barques,
de ceux dont le rafiote minable coula.

Il a vu que la forme du fond de la mer
est celle d'une immense coque
ou est l'empreinte d'une immense carène vide sans proue ni poupe
ou l'intérieur d'un crâne géant.
Il a vu que ce crâne est le sien
et tous ces cadavres muets sont ses propres yeux,
ses narines, sa bouche.
Le silence le torture et le réveille.

Les rives et le fond asséché de la mer
n'émettent ni bruit ni son ni aucun mot.
Lui dont l'énergie juvénile est pure prophétie
ne peut rester dans ce silence.
Il se lève, va secouer Ankindé qui dort à poings fermés
et lui demande de l'emmener tout de suite
tout en haut de la colline en haut du bourg.

In piena notte a Aidone
un sogno orrendo sveglia di soprassalto Alaye.

Ha visto che l'acqua si è ritirata dal mare.
Ha visto che le valli immense del fondo del mare
ignorano completamente i venti e i colori della vegetazione.
Ha visto che le valli sono mute e prive di vita.

Ha anche visto lungo i pendii del fondale marino
i cadaveri gonfi e grigi di quelli che caddero dai barconi,
di quelli la cui misera imbarcazione colò a picco.

Ha visto che la forma del fondo marino
è quella di un scafo smisurato
o il calco di una enorme carena vuota senza prua né poppa
o la cavità di un teschio gigantesco.
Ha visto che quel teschio è il suo
e tutti quei cadaveri muti sono i suoi stessi occhi,
le sue narici, la sua bocca.
Il silenzio lo tortura e lo fa risvegliare.

Le rive e il fondo prosciugato del mare
non producono rumore né suono né parola alcuna.
Lui, la cui energia giovanile è pura profezia,
non può rimanere in quel silenzio.
Si alza, va a scuotere Ankindé che dorme tranquillo
e gli chiede di accompagnarlo subito
sulla cima della collina sovrastante il borgo.

*

En haut de la colline tout en haut
se voit que la nuit noire cesse d'être noire,
cesse d'être creuse.

Dans la langue la plus secrète de la brousse
qu'ils n'ont jamais laissées, ni la langue ni la brousse,
car ils sont le dernier adjectif,
car ils sont la plus verte racine,
car ils sont la plus vigoureuse épine,
dans la langue la plus secrète
ensemble ou en alternant ils parlent.

“Regarde, une volée d'âmes jaillit du rocher des suicidés.
-Une bande de martinets attrape la lune comme un insecte.
-Ma main est une guêpe.
-Ta main est une abeille.
-Ma main est un marteau.
-Ta main est un pinceau.
-Les oiseaux vont nous chercher des clous dans la lune.
-Je n'ai pas de porte.
-Elle claque sans cesse.
-Je creuse une porte dans le ciel.
-La forme du mot qui n'existe pas
est la poignée de la porte.
-La forme du nom que je cherche
est le vide de la porte ouverte,
dégondée il y a mille ans.

-Mon front est une guêpe.
-Ton front est une abeille.
-Mon front quand je prie
racle le fond de la souffrance.
-Ton front n'a plus de pansement.
-Les oiseaux dévorent les insectes.
-Tu es brindille pour quel nid, Akindé?
-Tu es brindille contre quelle mort, Alaye?

Sulla sommità della collina, guardando verso l'alto
si vede che la notte nera cessa di essere nera,
cessa di essere vuota.

Nella lingua più segreta della savana
che essi non hanno mai lasciato, né la lingua né la savana,
perché ne sono l'ultimo attributo,
la radice più verde,
la spina più vigorosa,
in quella lingua segreta
insieme o alternandosi, parlano.

“Guarda, un volo d'anime zampilla dalla rupe dei suicidi.

- Uno stormo di rondini afferra la luna come un insetto.

- La mia mano è una vespa.

- La tua mano è un'ape.

- La mia mano è un martello.

- La tua mano è un pennello.

- Gli uccelli cercano per noi chiodi nella luna.

- Io non ho una porta.

- Essa sbatte ininterrottamente.

- Scavo una porta nel cielo.

- La forma della parola che non esiste
è la maniglia della porta.

- La forma del nome che cerco
è lo spazio della porta aperta
scardinata mille anni fa.

- La mia fronte è una vespa.

- La tua fronte è un'ape.

- La mia fronte quando prego
raschia il fondo della sofferenza.

- La tua fronte non ha più bende.

- Gli uccelli divorano gli insetti.

- Tu sei un fuscello per quale nido, Ankindé?

- Tu sei un fuscello contro quale morte, Alaye?

*

- A aucun feu je ne brûle.
- A chaque incendie je pleure.
- Regarde le volcan, regarde sa pointe rouge feu.
- C'est lui qui a asséché la mer.
- La mer est vide,
le torse du volcan est plein.
- Salut, gorge rauque qui en soufflant engendres l'horizon!
- Tu es l'étincelle et l'abeille, Alaye.
- Tu es la braise et la guêpe, Ankindé.

- Nessun fuoco mi brucia.
- Su ogni incendio io verso lacrime.
- Guarda il vulcano, guarda la sua punta rosso fuoco.
- E' lui che ha prosciugato il mare.
- Il mare è vuoto,
il tronco del vulcano è gonfio.
- Salute a te, gola rauca che soffiando generi l'orizzonte!
- Tu sei il fuscello e l'ape, Alaye.
- Tu sei la brace e la vespa, Ankindé.

*

Ma mère est morte depuis dix ans,
je n'ai pas d'épouse, dit Ankindé.

-Ma mère et ma femme me regardent
par dessus le creux de la mer, dit Alaye.

-Je suis l'enfant perdu dans le sable
et aussi l'abeille sans ruche qui le guide.

-Et moi je suis l'enfant muet,
les mots butinent mes joues lisses.

-Je suis la petite écaille nommable du vent futur.

-Je suis la troisième brindille
et la cheville de bois qui tient toute la voute de notre carène.

Mia madre è morta da dieci anni,
io non ho una sposa, dice Ankindé.

- Mia madre e la mia donna mi guardano
dall'alto della cavità del mare, dice Alaye.

- Io sono il bambino perduto tra le sabbie
e anche l'ape senza alveare che lo guida.

- E io sono il bambino muto,
le parole volteggiano sulle mie guance lisce.

- Io sono la piccola scaglia nominabile del vento futuro.

- Io sono il terzo fuscello
e il fulcro di legno che sorregge l'intera volta della nostra carena.

*

-Tu es le vide dans le vide
et le trou au fond de la mer
par où se vida toute son eau claire et sombre.

-Je suis l'ombre du sel
qui faisait sombre l'eau de la mer.

-Tu es la chair multiple des noyés.

-Je suis l'espoir épineux qui les avait fait courir sur la berge
jusqu'aux barques pourries.

-Je suis le regret et le piétinement.

-Je suis le désespoir et l'espoir.

-Je martèle et piétine.

-J'assemble trente mille brindilles.

-J'assemble cent mille planches cent mille corps.

-Cent mille corps nous pensent.

-Le volcan luit dans la nuit sombre et claire.”

- Tu sei il vuoto nel vuoto
e il buco in fondo al mare
dal quale defluì tutta la sua acqua chiara e scura.

- Io sono l'ombra del sale
che rendeva scura l'acqua del mare.

- Tu sei la carne molteplice degli annegati.

- Io sono l'ardua speranza che li aveva spinti verso la riva
fino alle barche imputridite.

- Io sono il rimpianto e il rumore dei passi.

- Io sono la disperazione e la speranza.

- Io inchiodo e calpesto.

- Io assemblo trentamila fucelli.

- Io assemblo centomila tavole centomila corpi.

- Centomila corpi ci pensano.

- Il vulcano riluce nella notte scura e chiara.”

*

Ni enfuie ni pleine n'est la mer;
elle va et vient dans le bas des phrases
alternées ou ensemble que tressent Ankindé et Alaye
en haut de la colline.

Non è fuggito e non è pieno il mare;
va e viene sul fondo delle frasi
alternate o unite che Ankindé e Alaye intrecciano
sulla cima della collina.

*

Resté seul dans leur chambre Husséni dort
au rythme ample et lent de ce qui bat
dans ses tempes: c'est le flux et le reflux
des hommes, c'est le mouvement de la mer
réelle et enfuie, c'est le haut et le bas des phrases
d'Ankindé et d'Alaye.

Rimasto solo nella loro stanza, Husséni dorme
al ritmo ampio e lento di ciò che batte
alle sue tempie: il flusso e il riflusso
degli uomini, il movimento del mare
reale e scomparso, l'alto e il basso delle frasi
di Ankindé e di Alaye.

4

Les deux fois, ce sont bien des textes

4

In entrambi i casi, sono comunque dei testi

Dans une nacelle de fer et de cuivre passe Modi le romancier.
Dans une nacelle de fer et de cuivre aux brillants chromes.
Les chromes reflètent tout (ou pas tout), un horizon clair,
des profils chatoyants, des vagues altières, des figurants,
des champs, des larmes, du très grand style,
oh voici les ingrédients du roman!

Les images courbes sur les chromes
oh quelle beauté! oh quelle beauté!
glissent glissent
sur les chromes bombés, les images remplacent la vie.

On voit passer le roman et ses chromes
qui jettent du sable dans les yeux, oh cela pique!

La nacelle passe très haut dans le plein jour
tirant ici et là le ciel par les fils
de ses très longues phrases. Cerf volant,
c'est ce qu'est devenu le ciel.

L'air qui porte la nacelle est toujours frais,
est toujours plein, est toujours vif.
Modi tient le gouvernail de la nacelle
en écoutant finement les échos du vent
sur les récifs en bas parmi la beauté de la mer
en écoutant les bruits des hommes qui
conversent les lèvres brûlées de sel.
Modi juge et passe.
La nacelle entasse les sons, juge et passe.

De son poste au gouvernail Modi céleste
salue et complimente Ankindé, Alaye, Séni.

In una navicella di ferro e cuoio passa Modi il romanziere.
In una navicella di ferro e cuoio dalle smaglianti cromature.
Le parti cromate riflettono tutto (o quasi), un orizzonte chiaro,
dei profili cangianti, delle onde maestose, dei figuranti,
dei campi, delle lacrime, uno stile sfarzoso,
ecco, proprio gli ingredienti del romanzo!

Quelle immagini sinuose sulle cromature
che bellezza! che bellezza!
scivolano scivolano
sulle superfici convesse, le immagini che sostituiscono la vita.

Si vede passare il romanzo con i suoi luccicori
che gettano fumo negli occhi, ed è questo che colpisce!

La navicella passa altissima in pieno giorno
tirando di qua e di là il cielo con i fili
delle sue lunghe frasi. Un cervo volante,
ecco quello che è diventato il cielo.

L'aria che trasporta la navicella è sempre fresca,
è sempre carica, sempre viva.

Modi è al timone
e ascolta compiaciuto gli echi del vento
sulle scogliere in basso nella bellezza del mare
ascolta il brusìo degli uomini
che conversano con le labbra bruciate dal sale.

Modi giudica e passa.

La navicella raccoglie i suoni, giudica e passa.

Dal suo posto al timone il celeste Modi
saluta e si congratula con Ankindé, Alaye, Séni.

*

Le chroniqueur vit sans nacelle.
Il ne voyage pas. Près de sa petite oasis
au fond du Sahel à pied il va.
Une hache sur l'épaule. Il a taillé son manche
à un arbre d'un bois très dur dans un pli du socle de sa montagne.
Il a demandé au forgeron un tranchant lourd.
Chaque coup de sa hache taille une marche dans le vide,
chaque coup dégage un barreau de l'échelle des hommes jeunes,
chaque coup un mile nautique,
chaque coup une feuille d'un papier dur comme le masque d'une étoile noire.

Tout ça ne cherche pas narration,
tout ça fait base de piliers pour porter utopie et ciel.

La diction du chroniqueur ne glisse pas dans une nacelle d'or
mais creuse sur place le désert
et l'âme dure de ceux qui partiront,

mais creuse la peau, le crâne, le paysage humé,
le paysage imaginé, l'adieu interminable des migrants.

Le tailleur-de-pierre de destinées dit le trou, creuse le trou,
dessine le trou, dit le trou qui par le vide dur
marque le bétail, la montagne, les hommes,
dit le trou et le vide dur que les migrants portent
à jamais sans souffrance, sans gage, sans regret
trou dessiné trou écrit trou dit
où glisser les chevilles de bois
qui tiennent debout et souple le destin de chacun.

Il cronachista vive senza navicella.
Non viaggia. Nella sua piccola oasi
nel profondo Sahel si muove a piedi.
Un'ascia sulla spalla. Ne ha intagliato il manico
nel legno durissimo di un albero su una sporgenza alla base della sua montagna.
Ha chiesto al fabbro un pesante fendente.
Ogni colpo della sua ascia incide un gradino nel vuoto,
ogni colpo libera un piolo della scala degli uomini giovani,
ogni colpo un miglio nautico,
ogni colpo un foglio di una carta resistente come la maschera di una stella nera.

E tutto questo non chiede di essere narrato,
tutto questo fa da supporto ai pilastri che sorreggono utopia e cielo.

La parola del cronachista non circola in una navicella d'oro
ma scava sul posto il deserto
e lo spirito risoluto di quelli che partiranno,

scava la pelle, il cranio, il paesaggio respirato,
il paesaggio immaginato, l'addio interminabile dei migranti.

L'intagliatore-di-pietra dei destini dice quel buco, lo scava,
lo disegna, dice il buco che col suo vuoto inflessibile
marchia il bestiame, la montagna, gli uomini,
dice il buco e il vuoto inflessibile che i migranti portano con sé
sempre senza sofferenza, senza garanzia, senza rimpianto
buco disegnato buco scritto buco detto
dove far scivolare le caviglie di legno
che tengono dritto e flessibile il destino di ognuno.

5

Quand

5

Quando

Quand sur le parvis à Piazza Armerina j'appelais à tue tête Satan
pour le vieux prêtre rongé de tristesse
je faisais tomber les dents de la gueule du dragon
hibernant hypocrite dans la soute du grand voyage .

Mon appel éveilla l'appétit du vieux prêtre.
Du vin rouge se mit à glisser dans sa gorge.
C'était bon. Il l'aima.

Quando sul sagrato a Piazza Armerina chiamai a gran voce Satana
per il vecchio prete consumato dalla tristezza
facevo cadere i denti dalle fauci del dragone
fintamente in letargo nella stiva del grande viaggio.

Il mio richiamo risvegliò l'appetito del vecchio prete.
Vino rosso cominciò a scivolare nella sua gola.
Era buono. Gli piacque.

*

Quand Alaye dans son rêve acide
vit la mer vidée de son eau et de sa vie
il remit la vie en mouvement
en réveillant Ankindé pour parler ensemble.

Leur litanie à deux voix
prit les corps inertes du fond asséché de la mer.
Chaque souffle de leur chant double,
chaque syllabe de leur poème à double tresse
rappelaient à la vie les disparus.

Quando Alaye nel suo sogno orribile
vide il mare svuotato della sua acqua e della sua vita
ridiede movimento alla vita
svegliando Ankindé per parlare insieme.

La loro litania a due voci
avvolse i corpi inerti nel fondale prosciugato del mare.
Ogni soffio del loro duplice canto,
ogni sillaba del loro poema dalla doppia treccia
richiamava in vita gli scomparsi.

*

Quand par excès de force sa hache échappe au chroniqueur
c'est un battement furieux d'aile d'une des trois rives de l'île
qui emporte Siciliens et migrants dans la nef des fous
entre banquet et massacre.

Même si la hache est si faible que l'Etna
couvre immédiatement le bruit de sa volée.

Quando per un eccesso di forza al cronachista sfugge la sua ascia
uno sbattere furioso d'ala di una delle tre rive dell'isola
trascina siciliani e migranti nella navata dei folli
tra banchetto e massacro.

Anche se l'ascia è così sottile che l'Etna
copre immediatamente il sibilo del suo volo.

*

Quand le pouvoir d'un de ses petits dessins échappe au chroniqueur
c'est un éboulement du très mince chemin de crête
et les voyageurs regardent avec effroi le vide
où ils vont glisser écorchés vifs.

Pourtant le chroniqueur avait craché trois fois
en nous donnant le dessin de voyage
mais le papier parfois s'enflamme
comme escargot qu'on écrase.

Quando il potere di uno dei suoi piccoli disegni sfugge al cronachista
frana il minuscolo sentiero sulla cresta
e i viaggiatori guardano terrorizzati il vuoto
in cui precipiteranno scorticati vivi.

Eppure il cronachista aveva sputato tre volte
quando ci aveva fatto dono del disegno per il viaggio
ma la carta a volte si infiamma
come una lumaca che viene schiacciata.

*

Mais quand le poème prend vie dans nos gorges
puis sur les feuilles de la table de notre atelier
il ne cesse d'échapper.

Alaye, Husséni, Ankindé et moi savons
qu'il est le ballon de foot dont chaque rebond
fait naître un enfant dans une ville future.
Nous jouons sa profonde partie.

Anche quando il poema prende vita nelle nostre gole
poi sui fogli sparsi sul tavolo del nostro laboratorio
non smette di fuggire.

Alaye, Husséni, Ankindé e io sappiamo
che è il pallone da calcio che ad ogni rimbalzo
fa nascere un bambino in una città futura.
Noi giochiamo la sua decisiva partita.

Tempête par vent

Depuis cinq jours le vent souffle en tempête.
Il saute la Méditerranée.
Il jette sur nos toits sur nos cheveux
du sable du Sahara.
Il casse des vitres dans la ville.
Il change la pente de nos montagnes,
l'eau commence à couler de travers.

Ceux aux âmes de scarabée ne savent plus vers où
rouler leurs boules d'or excrémental.
Des violents ignares achètent des armes
et tuent en tous sens.
Sous le vent fou le sol continue
à s'incliner. La gîte affole.

Aux cadavres des dieux on ne peut plus rien demander.
Les anxieux s'agitent pour sauver ce qu'ils peuvent piller.
Les adultes rétrécissent.
Le sol s'incline et les montagnes tombent
sur leur ombre gémissante.

Beaucoup affolés de commencer à glisser dans la pente
préfèrent rétrécir, rétrécir encore. Perdent un œil.
Perdent peu à peu certains de leurs mots
comme des lambeaux d'épiderme mort.
Une grande poussière roule vers la cruauté,
vers le fond des vallées qui se dessèchent.

Mais, je dois toujours le redire, certains ont franchi la mer en chaos,
ont fendu le mouvant chaos de sel
sur des barques pourries dont la proue cogna
sur les vagues râleuses.
Certains se sont fracassés.
D'autres, têtus, qui se tenaient debout à la proue,
ont déjà rejoint l'île utopique.

Rien n'y est comme ils rêvaient.
Mais si grand est leur courage
qu'ils y ouvrent un chantier naval
pour le déluge naissant.

Tempesta di vento

Da cinque giorni il vento soffia tempestoso.
 Spazza il Mediterraneo.
 Riversa sui nostri tetti sui nostri capelli
 sabbia del Sahara.
 Frantuma vetrate in città.
 Modifica il pendio delle nostre montagne,
 l'acqua comincia a scorrere in modo imprevedibile.

Quelli con un'anima da scarabeo non fanno più in che direzione
 far rotolare le loro palle di escrementi d'oro.
 Qualche violento ottuso compra delle armi
 e semina la morte ovunque.
 Sotto le folate del vento folle il suolo continua
 a inclinarsi. La casa dove alloggiamo è in preda al panico.

Alle spoglie degli dèi non è più possibile raccomandarsi.
 Gli ansiosi si agitano per salvare ciò che riescono ad arraffare.
 Gli adulti rimpiccoliscono.
 Il suolo si inclina e le montagne crollano
 sulla loro ombra dolente.

Hanno tanta paura di cominciare a scivolare lungo il pendio
 che preferiscono restringersi, sempre di più. Perdono un occhio.
 Perdono un po' alla volta alcune delle loro parole
 come lembi di epidermide morta.
 Un grande polverone precipita verso la crudeltà,
 verso il fondo delle valli che rinsecchiscono.

Ma devo sempre ribadire che alcuni hanno attraversato il mare agitato,
 hanno solcato quel mobile caos di sale
 su barche imputridite la cui prua si infranse
 contro le onde infuriate.
 Alcuni si sono schiantati.
 Altri, ostinati, tenendosi in piedi sulla prua,
 hanno già raggiunto l'isola utopica.

Non vi hanno trovato niente di quello che sognavano.
Ma il loro coraggio è così grande
che vi hanno aperto un cantiere navale
per il diluvio che si sta avvicinando.

La Source

Dans la grande pente que le vent fou
redressa comme un chant de lever du jour
puis qu'il balaya, secoua, érafla
et dégagea de toute sa vieille poussière

naît entre trois rochers
une source dans les pierres.
Seules les femmes peuvent y monter
avec jarres, si la scène est archaïque,
avec bidons, tuyaux et gobelets, si la scène est actuelle.

On ne sait pas si c'est l'eau de la source
ou si c'est une femme ou si c'est un chœur de cinq femmes
qui chante en disant:

“Sur le dos courbé d'Ankindé
un chapelet de gouttes fraîches
va délier sa peur et sa souffrance.

Dans la gorge brûlée d'Alaye
le miel
et mon sourire qui s'en va en silence.

Sur l'épaule du poète
ma main, mes lèvres
ou des tresses vives de ma lumière.

Dans la caverne de sagesse,
en Husséni le grave
le plein jour de mon courant
et le réseau souterrain de mes cascades
car ma parole est ombre et lumière.

Au mirage généreux de dessins et d'oracles
du chroniqueur cloué sur sa terre lointaine

voici, j'envoie ma tiède haleine
avec un parfum poignant.”

Ainsi dans la grande pente
commence à prendre une forme possible la carène
du grand récit,
cinq poutres souples et courbes,
cinq nettes et lucides séparations
dans le creux de la main
des femmes et des hommes.

La Sorgente

Sul grande pendìo che il vento furioso
ha rimodellato come un canto che annuncia il giorno
dopo averlo spazzato, scrollato, scrostato
e liberato da tutta la sua vecchia polvere

nasce in mezzo a tre rocce
una sorgente tra le pietre.
Solo le donne possono accedervi
con giare, come succedeva anticamente,
con bidoni, taniche e ciotole, come avviene oggi.

Non si sa se è l'acqua della sorgente
o una donna o un coro di cinque donne
a intonare questo canto:

“Sulla schiena ricurva di Ankindé
una rugiada di gocce fresche
per sciogliere la sua paura e la sua sofferenza.

Nella gola riarsa di Alaye
il miele
e il mio sorriso che si allontana in silenzio.

Sulla spalla del poeta
la mia mano, le mie labbra
o delle trecce vive della mia luce.

Nella caverna della saggezza,
su Husséni il pensieroso
tutto il chiarore della mia corrente
e la rete sotterranea delle mie cascate
perché la mia parola è ombra e luce.

Al sogno generoso di disegni e di oracoli
del cronachista recluso nella sua terra lontana

ecco, invio il mio tiepido respiro
col suo struggente profumo.”

Così, lungo il grande pendio
comincia a prendere una forma possibile
la carena del grande racconto,
cinque travi agili e curve,
cinque nette e lucide demarcazioni
nel cavo della mano
delle donne e degli uomini.

8

Le Ruisseau incrustant

8

Il ruscello carsico

Voici ce que cloué à sa terre lointaine
le chroniqueur nous dit.
Écoutez-le
car il taille sa pensée dans un matériau
qui entrerait bien dans la carène que nous élaborons.

Ecco le parole del cronista
recluso nella sua terra lontana.
Ascoltatelo
perché il suo pensiero nasce da una materia
che ben si adatta alla costruzione della nostra carena.

*

“Je suis esclave, dit-il.
Je ne sais même pas de quel maître.

Voyager m'est impossible, interdit,
incongru. Je broute ma vie
autour de mon rocher.

“Io sono uno schiavo, dice.
Non so nemmeno di quale padrone.

Viaggiare mi è impossibile, vietato,
sconveniente. Porto al pascolo la mia vita
nei dintorni della mia montagna.

*

Mon rocher est impossible, interdit,
incongru, invisible. Il est pure mémoire.
J'ignore à qui tient cette mémoire.
Elle est de vous comme de moi.

La mia montagna è inaccessibile, vietata,
sorprendente, invisibile. E' pura memoria.
Ignoro l'origine di questa memoria.
Essa appartiene a voi come a me.

*

Je l'explore et je la dis.
En la disant je lui donne le jour.
Mon beau rocher, tu es vaste et creux
et vibres de ma voix.

Io la esploro e la dico.
Parlandone la metto al mondo.
La mia bella montagna, grande e cava,
che vibra attraverso la mia voce.

*

Des esprits effroyables, des génies,
des monstres des divinités sans bouche
habitent les étages intérieurs de mon rocher.
Ma voix les caresse,
ils me concèdent des pactes.

Spiriti spaventosi, demoni,
mostruose divinità senza bocca
abitano le cavità della mia montagna.
La mia voce li accarezza,
mi concedono di venire a patti con loro.

*

Aux esprits et aux dieux de mon rocher
je rends visite. Je monte dans ses étages
m'acquittant en péage de chevreaux, de poules,
de certains chants que je rythme
en battant de mes pieds nus la roche écarquillée.

Agli spiriti e agli dèi della mia montagna
io rendo visita. Ne risalgo gli strati
offrendo come pedaggio capre, polli,
qualche canto che intono
battendo con i miei piedi nudi la roccia sgranata.

*

Mon ascension est mon récit qui va.
Si je grimpe dans le rêve de ma mémoire
je grandis hors esclavage. J'ai assez de vie
pour remonter le cours d'un ruisseau sec
au cœur de mon rocher.

La mia ascesa è il mio racconto che procede.
Se mi inerpico nel sogno della mia memoria
mi sento un uomo libero. Ho abbastanza vita
per risalire il corso di un ruscello in secca
nel cuore della mia montagna.

*

Vous me suivez vers le haut de mon grand rocher
écoutant le rythme de mes pas sonores
sur les concrétions que laissa l'eau:
nous voilà tous parole, musique et eau.

Seguitemi fin sulla cima della mia grande montagna
e ascoltate il ritmo dei miei passi sonori
sulle concrezioni lasciate dall'acqua:
qui siamo tutti parola, musica, acqua.

*

Nous voilà tous parole ferme comme roc,
claire musique comme résonance du lit sec du ruisseau,
eau sauvage enfuie comme le cœur libre
qui bat en contrepoint de mon chant.

Qui siamo tutti parola solida come roccia,
musica chiara risonante dal letto prosciugato del ruscello,
acqua selvaggia defluita come il cuore libero
che batte il contrappunto del mio canto.

*

L'eau enfuie est légère comme la vie libre
que jamais je ne broute.
Du verbe migrer j'ignore l'usage
mais cherche toujours au cœur de mon rocher
une pierre philosophale.

L'acqua defluita è leggera come la vita libera
che non ho mai vissuto.
Ignoro il senso del verbo migrare
ma continuo a cercare una pietra filosofale
nel cuore della mia montagna.

*

Je chante infatigable mon chant minéral
qui dans l'immense roche de ma mémoire
creuse toujours le lit du ruisseau incrustant
qui nous dessine une colonne vertébrale,
creuse colonne nous portant tous
vers l'utopique carène
dans le rond de la mémoire,
dans le mouvant chaos salé.”

Instancabile levo il mio canto minerale
che nell'immensa roccia della mia memoria
scava sempre l'alveo del ruscello carsico
che raffigura una colonna vertebrale,
colonna cava che ci conduce tutti
verso l'utopica carena
al centro della memoria,
nel cangiante disordine salino.”

Acte IV

Rebonds

Sicile, printemps 2016

Atto IV

Sobbalzi

Sicilia, primavera 2016

1

Les cris

1

Le grida

Avril 2016, voici plusieurs heures de vol vers la Sicile
et l'avion soudain transperce une harde de nuages.

Aux secousses très vives de l'avion,
aux trous d'air, aux tremblements de la carlingue,
sur les sièges du fond les petits écoliers
embarqués pour un voyage à merveilles
crient ensemble puis jubilent
puis crient puis hurlent.

La balançoire est tranchante,
la mort est si proche,
la balançoire fissure les corps,
le vertige rebondit dans les cris.

Aprile 2016, a parecchie ore di volo dalla Sicilia
l'aereo penetra di colpo in un fitto banco di nuvole.

Alle scosse violente dell'aereo,
ai vuoti d'aria, alle vibrazioni della carlinga,
sui sedili di coda i piccoli scolari
imbarcati per un viaggio da sogno
gridano tutti assieme poi gioiscono
poi gridano poi urlano.

Il sobbalzo è squassante,
la morte è così vicina,
i sussulti incrinano i corpi,
la vertigine rimbalza tra le grida.

*

La barque en plein large
surchargée heurte la crête des vagues,
les plus sensibles crient
la mort est proche.

La barca in alto mare
sovraccarica sbatte sulla cresta delle onde,
i più sensibili gridano
la morte è vicina.

*

Le poème est partout et nulle part.
N'est pas encore nette la carène
ni l'ossature du grand récit
qui souffle avec force les nuages et enfle les fronts
et tend les cordes vocales et distend les images friables.

La barque et l'avion rebondissent.
Le poème est la promesse de la carène,
la seule promesse qui tienne.

Les images pâlisent et se rétractent fades.
Les cris ne savent entrer en mouvement ni chœur.

La carène se fait pressentir
dans le mouvement ensemble des langues
et des couples sans miroir ni duo clos,
mouvement que la parole essaime
dans l'écume du sillage.

La carène délaisse les images
car la trahison est le propre de l'image.
La carène fendille la peau,
dessèche le papier, l'image s'effrite.

La carène va et dépasse
les hauts et les bas, le vide et le vertige.
La pluie glacée ou les cris stridents
lui font même du bien
car ils la rabotent
et la carène s'allège.

Le poème se cogne à l'air bleu
et y ouvre brèche entre le violet et le jaune
puis se penchant à la balustrade

voit vers les rives vierges non vierges
l'autre sillage qu'en naissant
creuse le grand récit.

Il poema è ovunque e in nessun luogo.
Non è ancora delineata la carena
né l'ossatura del grande racconto
che spazza con forza le nuvole e solleva le fronti
e tende le corde vocali e dilata le fragili immagini.

La barca e l'aereo sobbalzano.
Il poema è la promessa della carena,
la sola promessa che resiste.

Le immagini impallidiscono e si ritraggono smorte.
Le grida non producono né un movimento né un coro.

La carena si fa presentire
nel movimento simultaneo delle lingue
e delle coppie che non si specchiano in duetti riservati,
un movimento che la parola dissemina
nella schiuma della scia.

La carena abbandona le immagini
perché il tradimento è connaturato all'immagine.
La carena screpola la pelle,
dissecca la carta, l'immagine si sgretola.

La carena va e oltretrapassa
le alture e le pianure, il vuoto e la vertigine.
La pioggia ghiacciata o le grida stridenti
le fanno anche bene
perché la piallano
e la carena si alleggerisce.

Il poema si scontra con l'aria blu
e vi apre una breccia tra il viola e il giallo
poi sporgendosi dalla balaustra
vede lungo le rive vergini non vergini

l'altra scia che formandosi
origina il grande racconto.

2

L'Homme-épi

2

L'uomo-spiga

Le vent tourne en tous sens l'épi.
La tige et ploie et se dresse.
Le vent tourne en tous sens l'homme-épi
qui ignore l'arrogance
et renonce à mettre main sur le monde.

Le vent apporte le sel de mer
et le souffle de répit de qui migra et ne s'est pas noyé,
le vent apporte la faim sans patrie
ni nom propre.

Le vent le vent,
le vent qui saute sans vêtue
sans mâturer le détroit de la mer, le vent.

Le vent tourne en tous sens l'épi. L'homme-épi
ne suppose pas mais reprend par la graine
l'âme du grand récit.

Il vento fa girare la spiga in ogni direzione.
La allunga e la piega e la raddrizza.
Il vento fa girare in ogni direzione l'uomo-spiga
che ignora l'arroganza
e rinuncia a mettere le sue mani sul mondo.

Il vento trasporta il sale del mare
e il respiro di sollievo di chi migrò e non è annegato,
il vento trasporta la fame senza patria
e senza nome.

Il vento il vento,
il vento che oltrepassa senza vestimento
senza alberatura i confini del mare, il vento.

Il vento fa girare in ogni direzione la spiga. L'uomo-spiga
non lo immagina nemmeno ma prende dal seme
l'anima del grande racconto.

Dur bruit

En petites foules les enfants des faubourgs miséreux
descendent vers la place centrale de Noto,
vers la fête patronale, vers le bruit,
les adolescents à sève forte,
les jeunes endimanchés,
filles félines et garçons gominés,
tailles serrées dans les turbulences augustes
de la mode et dans celles de l'affolement
de devoir bientôt vivre
au bord des lèvres d'un monde vieux
qui ne sait plus embrasser ni rien dire
de rayonnant, de fertile ou de drôle.

Une fausse musique à toute force broie
leurs oreilles et puis leurs cervelles
et ils descendent encore plus fébriles et rapides
vers la place centrale.
Ils descendent se griller comme des mouches
aux vibrations brûlantes du grand bruit
qui ensevelit ou excave et expulse
toute envie de migrer,
ah, grand bruit qui déterre au fond d'une boue presque sèche
d'autres sons, syllabes d'acier
qui s'assembleraient peut-être.

Rumore fondo

A piccoli gruppi i ragazzi delle misere periferie
si dirigono verso la piazza centrale di Noto,
verso la festa patronale, verso il rumore,
adolescenti vigorosi,
giovani agghindati a festa,
ragazze feline e ragazzi impomatati,
figure riserrate nei nobili dettami
della moda e in quelli della paura
di trovarsi invece a vivere
sul filo delle labbra di un mondo vecchio
che non sa più abbracciare né dire qualcosa
di radioso, di fecondo o di inatteso.

Una musica sgangherata a tutto volume stritola
le loro orecchie e i loro cervelli
ed essi scendono ancora più febbrili e veloci
verso la piazza centrale.
Vengono ad abbruostolirsi come mosche
alle vibrazioni brucianti del grande rumore
che seppellisce o scava o espelle
ogni desiderio di migrare,
ah, il grande rumore che sradica da un fango quasi prosciugato
di altri suoni, sillabe di acciaio
che altrimenti si armonizzerebbero.

4

Hé, l'homme!

Hé, l'homme!
Tu t'assieds sur un rocher
qui sonne creux.
Un fleuve coule dessous.

Les tourbillons choisissent
les genoux qu'ils mâchent.

Le calcaire de ton rocher:
tout un sédiment d'âmes robustes
qu'on broie.

Hé, l'homme!
Tu t'assieds sur le passé
et le futur.
Le fleuve fait ta sève.

4

Ehi, uomo!

Ehi, uomo!

Tu siedi su una roccia
che risuona cava.

Sotto vi scorre un fiume.

I suoi vortici scelgono
le ginocchia da masticare.

Il calcare della tua roccia
è tutto un sedimento di anime forti
che vengono triturate.

Ehi, uomo!

Tu siedi sul passato
e sul futuro.

Il fiume è la tua linfa.

5

Sel

Je me rappelle qu'il y a un quart de siècle
au désert d'Atacama au Chili
je montai la pente raide et brillante
d'une montagne de sel.
Archaïque, épique, aveugle,
en somme un volcan d'utopies vénéneuses.
Sous mes pieds craquaient les croûtes de sel.
Si loin, au bout du monde.
Personne.
Plus aucune langue à parler.
L'air si sec, le vent si aride
que seul le sel y prend forme et grimpe en l'air.

A chaque pas craquait le sel.
Brillante était la pente, de toutes couleurs.
A chaque pas craquait le sel.
Rien pourtant ne cassait.

Le sel dressait des vagues minérales
de dizaines de mètres de haut,
des bosses brillantes oranges et mauves.

Sale

Ricordo che un quarto di secolo fa
nel deserto di Atacama in Cile
risalii il pendio spoglio e brillante
di una montagna di sale.

Arcaica, epica, cieca,
insomma un vulcano di utopie velenose.
Sotto i miei piedi scricchiolavano le croste saline.
Lontanissimo, ai confini del mondo.

Nessuno.

Nessuna lingua più da parlare.

L'aria talmente secca, il vento così arido
che soltanto il sale vi prende forma e tende verso l'alto.

A ogni passo il sale scricchiolava.

Splendente era il pendio, con la sua varietà di colori.

A ogni passo il sale scricchiolava.

E tuttavia niente si rompeva.

Il sale innalzava onde minerali
alte decine di metri,
sporgenze brillanti arancio e malva.

6

Cratère

6

Cratere

La foule,
lac de feu
dans le cratère,
le vent n'y peut descendre.

Dans la foule
une voix s'élève.

La folla,
lago di fuoco
dentro il cratere,
il vento non può penetrarvi.

Tra la folla
una voce si fa strada.

*

Dans la foule brute
s'imposer, piétiner, refouler,
couvrir la voix d'en face,
il n'y a plus de face.

Gorge en feu,
la foule hurle et bataille.

Tra la folla bruta
ci si impone, si calpesta, si respinge,
si cancella la voce dell'altro,
non ci sono più volti.

Con la gola in fiamme,
la folla urla e litiga.

*

Une voix s'élève,
glissement assez bas,
frottement du vent dans les rosiers.

Forcer la voix
serait la perdre.

Una voce si fa strada,
quasi impercettibile,
come il fruscio del vento tra i roseti.

Forzare quella voce
significherebbe perderla.

*

Chacun cherche
sa juste hauteur,

lac de claire humanité
que ride le vent.

Ognuno cerca
la sua giusta altezza,

lago di chiara umanità
che il vento increspa.

*

Dans la foule partagée
attendre, écouter le pré,
la jetée, la crête,
le jeune cratère
et que la foule mette au monde
le chœur qu'elle est.

Tra la folla discorde
aspetta, ascolta il prato,
il molo, la cresta,
il giovane cratere
finché la folla non mette al mondo
il coro che in se stessa nasconde.

Acte V

Carène

Atto V

Carena

1

La Colline en feu

1

La collina in fiamme

On ne sait comment prit le feu.
On parle d'un jardinier maladroit,
on évoque un lézard-dragon,
un vent perfide,
un ennemi masqué parmi nous.

Non si conosce la causa dell'incendio.
C'è chi parla di un giardiniere maldestro,
chi favoleggia di una lucertola-drago,
di un vento perfido,
di un nemico camuffato tra noi.

*

Le feu monta notre pente au galop,
il était un loup noir à vingt poumons.

Il fuoco aggredì il pendìo in un baleno,
come un lupo nero con venti polmoni.

*

On se précipita dans les ravins latéraux
car notre colline allait mourir
et nous avec elle, dans des douleurs égoïstes,
comme toutes nos villes.

Ci precipitammo nelle gole laterali
perché la nostra collina stava morendo
e noi con lei, nella più totale indifferenza,
come tutte le nostre città.

*

Le feu en un jour brûla toute broussaille.
Hélas aucun Prométhée ne survint.
Les couards s'esquivaient en bluffant.
Le feu fut mon ombre indigne;
puis il la fit blanche,
mon ombre fut digne.
La chouette affectueuse m'embrassait.

In un giorno il fuoco bruciò l'intera boscaglia.
Purtroppo nessun Prometeo intervenne.
I codardi se la diedero a gambe con una scusa.
Il fuoco fu la mia ombra indecorosa;
poi la fece diventare bianca
e la mia ombra fu degna.
La civetta affettuosa mi abbracciava.

*

Le calcaire et le grès souffrirent
dans un rut diabolique.

Calcare e arenaria soffrirono
in quella vampata diabolica.

*

Si lâche fut le vent,
si duplice la flamme à l'œil torve
que la colline qui pensait s'affaïsser
se redressa. Et se dressa si haut qu'elle épousa
le membre du volcan du milieu des mers.

Il vento fu così vile,
così subdola la fiamma dall'occhio torvo
che la collina nel timore di accasciarsi
si raddrizzò. E si levò talmente in alto da aderire
al membro del vulcano in mezzo ai mari.

*

Alors les vaches du soleil
sculptèrent la pente.

Allora le vacche del sole
scolpirono il pendio.

*

Alors un étranger aux talons durs
sortit d'une caverne rouge
et grimpa la pente
par l'envers de la possession.

Allora uno straniero dai solidi talloni
uscì da una caverna rossa
e scalò il pendio
dal versante opposto al possesso.

*

Alors un lit de ruisseau
naquit dans ses pas.

Alors personne ne connut si le cours de ce ruisseau
monterait ou descendrait.

Allora il letto di un ruscello
si formò dai suoi passi.

Allora nessuno comprese se il corso del ruscello
proseguiva verso l'alto o verso il basso.

*

Alors le récit naquit
dans les dures souches
entre les cendres fumantes.

Allora il racconto nacque
dai ceppi resistenti
tra le ceneri fumanti.

2

Tempête encore par vent

2

Ancora una tempesta di vento

Cinq jours après le feu qui rogne la colline
toute la nuit le vent du sud revient
en tempête effroyable.

Il secoue la colline,
il projette mon sommeil contre un roc blanc
et le roc blanc contre la mer.

Cinque giorni dopo l'incendio che divorò la collina
per tutta la notte il vento del sud ritorna
con una tempesta spaventosa.

Scuote la collina,
scaraventa il mio sonno contro una roccia bianca
e la roccia bianca contro il mare.

*

Les volets claquent toute la nuit.
Le vent ravale les sentiers, les roule dans le noir
puis les jette en boule contre la moindre maison.

Le persiane sbattono per tutta la notte.
Il vento ingoia i sentieri, li arrotola nell'oscurità
poi li scaglia a palla contro le case.

*

Le vent projette le sommeil d'Alaye
contre le mur rouge qu'il sauta
pour ne pas mourir sous les balles en Lybie.

Le vent projette le sommeil d'Ankindé
contre les dos luisants des requins.

Le vent projette le sommeil d'Husséni
contre le sel si amer qu'il troua la barque.

Le vent secoue la colline
à grands coups d'épaule
à grandes buttées de buffle.

Il vento scaraventa il sonno di Alaye
contro il muro rosso che egli saltò
per non morire sotto le pallottole in Libia.

Il vento scaraventa il sonno di Ankindé
contro il dorso lucente dei pescecani.

Il vento scaraventa il sonno di Husséni
contro il sale così pungente da forare la barca.

Il vento scuote la collina
con grandi spallate
con grandi cariche di bufali.

*

Quatre fois dans la nuit
chacun de nous l'entend qui brise des arbres;
et leurs cimes tombent lourdement
en brisant les branches alentour
lourdement comme tombaient des barques
ceux qui se noyaient.

Per quattro volte durante la notte
ognuno di noi lo sente spezzare degli alberi;
le loro cime cadono pesantemente
fracassando i rami tutt'intorno
pesantemente, come cadevano dalle barche
coloro che annegavano.

*

A l'aube tout se calme
et la colline calcinée retrouve sa base blanche.
Des troncs et de grandes branches
tous brisés net ou en longues blessures obliques.
Du bois brisé. Immense. Inerte.

Verso l'alba tutto torna calmo
e la collina calcinata ritrova la sua base bianca.
Ovunque tronchi e grandi rami
tutti tranciati di netto o con lunghi squarci obliqui.
Legno frantumato. In grande quantità. Inerte.

*

Bois pour. Bois pour lester le vent.

Bois pour. Bois pour recueillir l'inverse de la violence.

Bois pour. Bois à porter au chantier de la carène.

Legno per. Legno per zavorrare il vento.

Legno per. Legno per raccogliere il rovescio della violenza.

Legno per. Legno da portare al cantiere della carena.

3

Sous-bois brûlé

3

Sottobosco bruciato

La violence
dont la main droite s'appelle bêtise
et la gauche cécité
à certains a tant piétiné le cœur,
tant ravagé, tant déchiré
qu'ils ont peur d'être seul
et parlent en criant très fort
sans jamais finir phrase
comme daim blessé qui tout
en marquant son territoire
appelle appelle
dans le sous-bois brûlé.

La violenza
la cui mano destra si chiama stupidità
e la sinistra cecità
ad alcuni ha tanto calpestato il cuore,
lo ha tanto devastato, tanto dilaniato
che hanno paura di essere soli
e parlano gridando sempre più forte
senza mai completare una frase
come un daino ferito
che avendo marcato tutto il suo territorio
chiama chiama
nel sottobosco bruciato.

*

Debout près de la fontaine
ensemble ils crient

s'écrasant, s'écartant les uns les autres
par la violence de leur cri
qui scie l'oreille.

In piedi vicino alla fontana
gridano tutti insieme

investendosi, allontanandosi gli uni dagli altri
con la violenza del loro grido
che spacca l'orecchio.

*

S'étouffent sur eux-mêmes
s'écrasent, s'étiolent
s'empilent, s'étouffent,
la vie se perd, le sens s'égare.

Si ostacolano a vicenda
si schiacciano, si incattiviscono
si ammassano, annaspano,
la vita si perde, il senso si smarrisce.

*

Dans le sous-bois brûlé
des fleurs lèvent en silence.

Nel sottobosco bruciato
in silenzio spuntano fiori.

*

Dans le sous-bois brûlé
un fleuve coule
avec à peine un bruit de feuilles remuées.

Nel sottobosco bruciato
un fiume scorre
con appena un fruscio di foglie smosse.

*

Dans le sous-bois brûlé
la mer et ses vagues salées
logent dans le creux d'un remords
et l'on tend la main vers la souche.

Nel sottobosco bruciato
il mare e le sue onde salate
dimorano nella cavità di un rimorso
e tendono la mano verso il ceppo.

*

Le tronc fut brûlé.
La souche reste seule
dans les courants salés de la mer
du sous-bois. Le tronc brûlé
brûla le ciel par ses branches nerveuses.

Il tronco fu bruciato.
Il ceppo resta solo
tra le correnti marine salate
del sottobosco. Il tronco riarso
incendiò il cielo con i suoi mobili rami.

*

La souche n'a pas besoin de parler fort.

Il ceppo non ha bisogno di gridare.

*

La fontaine écarte les cris.
Assis près de la fontaine
sur une souche, une autre souche
et encore une autre souche
ceux-là sont l'archipel dans le bois.
Ceux-là se parlent, à voix douce.

La fontana allontana le grida.
Seduto vicino alla fontana
su un ceppo, un altro ceppo
e ancora un altro ceppo
formano un arcipelago nel bosco.
Si parlano, con voce lieve.

*

Je confonds la ville, le bois et la mer.
Je fonds la ville à la mer dans la forme du bois,
la ville où pieds et cris vident les cœurs,
la mer où courants et vagues piétinent, misérables,
ou brisent des barques.

Est-ce que la souche n'est pas près de la fontaine,
est-ce que la souche n'est pas l'arbre invisible,
n'est-elle pas la torche légère qui calme le daim?

Io confondo la città, il bosco e il mare.
Metto assieme la città e il mare nella forma del bosco,
la città dove piedi e grida svuotano i cuori,
il mare dove correnti e onde calpestano, miserabili,
o distruggono delle barche.

Anche se il ceppo non è vicino alla fontana,
anche se il ceppo non è l'albero invisibile,
non è forse la torcia leggera che rasserena il daino?

*

La souche est le verbe dans ta phrase,
os léger de ton cœur cicatrisé.
La souche est le miroir dans ma phrase
et ta graine dans ma phrase.
Inlassable l'archipel fait vigie
et le sous-bois brûlé choisit de vivre.

Il ceppo è il verbo della tua frase,
osso leggero del tuo cuore cicatrizzato.
Il ceppo è lo specchio della mia frase
e il tuo seme nella mia frase.
Instancabile l'arcipelago vigila
e il sottobosco bruciato sceglie di vivere.

Au volcan

Ce matin très calme bien avant l'aube
ils partent au volcan,
allant du cœur dur de la Sicile à sa rive orientale où la tendresse
persiste à fleurir parmi les cactus et l'arrogance.
Au centre de l'île les rustauds d'Aidone leur montraient
sur l'horizon le géant coléreux, la divinité de la menace
car tout devait avoir peur et se terrer.

Alaye, Husséni et Ankindé
sont enfants coriaces des plaines uniformes du Sahel,
hommes jeunes de la latérite horizontale et du sable à l'infini:
ce jour ils montent la pente sud de l'Etna.

Tant de fois j'y montais, dormant à la belle étoile
sur la cendre au dessus d'un immense vallon de laves.
Tant de poèmes me donna au réveil à l'aube
le volcan, le volcan fourbe,
tant de poèmes... ensuite je les peignais.
Puis je les disais en ville,
rythmé par les tambours du grand éveil.

Alaye, Husséni, Ankindé piétinent dans la cendre
qui s'éboule sous leurs pas. Ils montent.
Catane s'enfonce dans la brume.
La mer se lève à l'est.

Ils montent sur la montagne et n'avaient jamais
connu de montagne. Ils montent sur la montagne
qui s'érige et aussitôt s'effrite et vit vers le bas.

La matière de la montagne est noire et brune.
La matière est le feu en puissante descente
à peine éteint. Ils montent.

La montagne brûle vers le bas.
On ne sait comment prit le feu.
On suppose un dieu archaïque et maladroit.
On évoque un don ravageur.

Eux montent, cendres et pierres ponces
sous leurs pas roulent comme tant de fois
sous les miens elles roulèrent.

Je le dis: des étrangers au cœur têtu et immense
qui sont sortis de la mer verte et noyeuse
grimpent la pente
par l'envers de la possession.

Le volcan n'a ni eau ni source.
Alors un lit de ruisseau
naît sous nos pas
et nul ne connaît si le cours
en monte ou descend.

Alors le récit naît plein de sève
entre les bombes volcaniques et les dalles de basalte
entre les cendres fumantes.

Or soudain un long nuage nous avale
opaque, humide et froid. Alaye glacé, Husséni gelé,
Ankindé effrayé se meuvent pour la première fois
dans le corps d'un nuage d'altitude qui les mange.

Où est le haut? Où est le bas?
Les cendres s'effritent vers où? Le récit se tait.

Le lit du ruisseau de nos pas s'efface.
Le récit se tait.

Alors dans le monde en suspens revient le souffle dur
heurté butté dans le brouillard le souffle
du cheval-proue, entre les grondements du volcan.

Al vulcano

Nel mattino sereno, prima dell'alba
si dirigono verso il vulcano,
andando dal cuore duro della Sicilia alla sua riva orientale
dove la tenerezza continua a fiorire tra i cactus e l'arroganza.
Al centro dell'isola, la gente rozza di Aidone gli additava
all'orizzonte il gigante collerico, la divinità minacciosa
perché tutto deve vivere nella paura e restarsene rintanato.

Alaye, Husséni e Ankindé
sono ragazzi coriacei delle pianure uniformi del Sahel,
giovani abituati alle rocce di laterite e al deserto infinito:
quel giorno risalgono il pendio meridionale dell'Etna.

Tante volte vi sono salito anch'io, dormendo all'aperto
nella cenere sopra un immenso vallone di lave.
Tanti poemi mi ha regalato al risveglio all'aba
il vulcano, il vulcano subdolo,
tanti poemi... che in seguito dipingevo.
Poi li dicevo in città,
accompagnato dal ritmo dei tamburi della grande rinascita.

Alaye, Husséni, Ankindé camminano nella cenere
che frana sotto i loro passi. Salgono.
Catania scompare nella bruma.
Il mare si leva a oriente.

Salgono sulla montagna, loro che non ne avevano mai
conosciute. Salgono sulla montagna
che si staglia e subito si sgretola depositandosi in basso.

La materia della montagna è nera e bruna.
La materia è il fuoco in possente discesa
appena spento. Salgono.

La montagna brucia verso il basso.
Si ignora la causa dell'incendio.
Si ipotizza un dio arcaico e maldestro.
Si evoca un dono devastatore.

Salgono, ceneri e pietre pomice
rotolano sotto i loro passi come tante volte
rotolavano sotto i miei.

Sto parlando di stranieri dal cuore tenace e grande
che usciti dal mare verdeggiante di annegati
scalano il pendio
nella direzione opposta al possesso.

Il vulcano non ha né acqua né sorgente.
Tuttavia il letto di un ruscello
si forma sotto i nostri passi
e nessuno sa se il suo corso
tende verso l'alto o discende.

Così il racconto nasce pieno di linfa
tra le bolle vulcaniche e le lastre di basalto
tra le ceneri fumanti.

Ma all'improvviso una lunga nuvola ci avvolge
opaca, umida e fredda. Alaye intirizzito, Husséni raggelato,
Ankindé impaurito si muovono per la prima volta
nel corpo di una nuvola di altura che li inghiotte.

Dov'è la cima? Dove la base?
Le ceneri si sfaldano verso dove? Il racconto tace.

Il letto del ruscello sotto i nostri passi scompare.
Il racconto tace.

Allora nel mondo in bilico ritorna il vento duro,
contrastato e impedito dalla nebbia il soffio
del cavallo prua, nel frastuono del vulcano.

5

Il y a

Il y a eu la mer et les vagues profondes.
Il y a moins de douleur.
Il y a plus de lumière dans le jour
et plus de lumière même dans le versant obscur du volcan
et plus de lumière sur le front bosselé d'Alaye,
sur le haut torse d'Ankindé, sur les paumes d'Husséni,
et plus de lumière dans mes vers.

La lumière bêche et retourne l'argile brune
de la bêtise et de la violence,
la lumière détourne le cri, le cri et le cri
vers les vestiaires moisis où la peur
choisit à tâtons ses tuniques.
Il y a l'hésitation des couards,
il y a les criards qui se crèvent les yeux.
Mais il y a dans la pente de la colline brûlée
la source où la femme à venir nous puise l'eau.
Mais il y a dans la pente parmi les cendres
le lit du ruisseau que nous creusons
et le lit du ruisseau serait le lit de la parole verticale.

A trente ans Alaye, Ankindé et Husséni
ont mille ans. Mon poème a mille ans.
Un millénaire vertical par où s'engouffre
le vent, par où jaillit la sève infinie
de la souche: c'est notre profil réel
que plus que tous l'étranger voit,
voit de la proue de sa barque.

Aucun des trois migrants n'a de visage ni moi
car la vie nous infuse son millénaire écart
qui nous écarte et nous distend;

et notre lumière le lui rend,
fracassante et féline comme la fille unique
de la source verticale.

5

C'è

C'è stato il mare e le sue alte onde.
C'è meno dolore.
C'è più luce nel giorno
e più luce anche sul versante oscuro del vulcano
e più luce sulla fronte ammaccata di Alaye,
sull'alto busto di Ankindé, sui palmi di Husséni,
e più luce nei miei versi.

La luce dissoda e rivolta l'argilla bruna
della stupidità e della violenza,
la luce devia il grido, il grido e il grido
verso i guardaroba ammuffiti dove la paura
sceglie alla cieca le sue tuniche.
C'è l'esitazione dei codardi,
ci sono quelli che gridano fino a farsi scoppiare gli occhi.
Ma c'è sul pendio della collina bruciata
la sorgente dove la donna futura attinge acqua per noi.
Ma c'è sul pendio tra le ceneri
il letto del ruscello che noi scaviamo
e il letto del ruscello sarà l'alveo della parola verticale.

A trent'anni Alaye, Ankindé e Husséni
hanno mille anni. Il mio poema ha mille anni.
Un millenario verticale attraverso il quale precipita
il vento, attraverso il quale zampilla la linfa infinita
del ceppo: è il nostro profilo reale
quello che lo straniero vede più di ogni altro,
lo vede dalla prua della sua barca.

Nessuno dei tre migranti ha un volto e nemmeno io
perché la vita ci infonde la sua millenaria grandezza
che ci allontana e ci rassicura;

e la nostra luce gliela restituisce,
clamorosa e felina come la figlia unica
della sorgente verticale.

Les visages

Un puis deux puis quatre puis cinquante,
un corps puis deux puis cinq puis soixante,
une voix puis trois puis vingt puis trois cents,

chacun de nous debout sur la barque
en haut de la vague,
chacun de nous allant sur la lave
vers haut dans l'envers de l'île,
chacun de nous à l'encolure du cheval,
chacun sur le ventre blanc du vent dur et salé

chacun à voix douce
devant et derrière
dit une planche de vivre.

Chacun à voix alternée
dit une planche de la carène
qui descend la pente de la houle
et dit une autre planche qui doucement s'arque
sur l'autre pente de la houle, sur la pente violente,
pour le volcan sourd et lui offre un bourdon
engendrant l'horizon en paix des femmes et des hommes.

Banal est le visage de chacun de nous,
ordinaire fibre du bois dont la planche est faite
car chacun vit dans la parole claire,
la parole de lumière et de paix
qu'il donne en soufflant doucement
devant lui et la réplique de chacun de nous
déplace légèrement le souffle de parole par le côté,
à l'écart, léger cartouche de parole en quelques mots

à peine écrits sur la fibre du tissu,
sur la fibre du bois de la planche.

Et nous tissons nos souffles,
masques et effigies de mots et de traits qui nous
nomment par le côté, juste à flanc
tandis que la grande carène à peine visible
s'assemble et nous porte sur les flots violents
de la tempête venteuse.

Mais nous disons ensemble lumière et parole,
chœur qui bourdonne dans l'espace.

I volti

Uno poi due poi quattro poi cinquanta,
un corpo poi due poi cinque poi sessanta,
una voce poi tre poi venti poi trecento,

ognuno di noi in piedi sulla barca
sulla sommità dell'onda,
ognuno di noi che cammina sulla lava
verso la cima sovrastante l'isola,
ognuno di noi aggrappato al collo del cavallo,
ognuno sul ventre bianco del vento duro e salato

ognuno con voce lieve
davanti e dietro
dice una tavola di vita.

Ognuno a voce alterna
dice una tavola della carena
che discende il pendio dell'onda
e dice un'altra tavola che lievemente si arcua
sull'altro pendio dell'onda, il pendio violento,
per il vulcano cupo a cui offre un bordone
che genera l'orizzonte pacifico delle donne e degli uomini.

Comune è il viso di ognuno di noi,
ordinaria fibra del legno di cui la tavola è fatta
perché ognuno vive nella parola chiara,
la parola di luce e di pace
che egli offre soffiando lievemente
davanti a sé, e la replica di ognuno di noi
sposta leggermente il soffio della parola di lato,
a distanza, leggero involucro di parola in qualche frase

appena scritta sulla fibra dell'ordito,
sulla fibra del legno della tavola.

E noi tessiamo i nostri respiri,
maschere e effigi di parole e di tratti
che ci chiamano accanto, proprio di fianco
mentre la grande carena appena visibile
si completa e ci porta sui flutti violenti
della tempesta di vento.

Ma noi diciamo insieme luce e parola,
coro che canta a bordone nello spazio.

L'Enfant-carène

Alors ce soir de mai à Catane
 dans une salle ancienne au bord du port
 où débarquent encore et encore les migrants abasourdis, sauvés au large,
 le poème que j'ai écrit au sortir de la brume à Aidone
 lorsqu'une fin d'hiver je découvris Ankindé tapi au fond d'une boutique,
 le poème prend son vol et vole et vole entre les têtes,
 sous la voûte, entre les têtes, à la voûte, là-haut.

Je dis en français ses douze strophes
 puis Ankindé, Husséni et Alaye chacun
 quatre strophes dans la langue italienne
 qui accueille ces mois-ci leurs vies.

Puis Ankindé, le petit-fils de grand chasseur de la brousse,
 dit ses strophes en soninké,
 la langue orale des grands commerçants voyageurs du Mali;
 puis Husséni dit ses strophes en mandinka,
 la langue orale des secrets et des mythes des confins du Sénégal et du Mali;
 puis Alaye dit ses strophes en bambara,
 la langue de l'épopée de Soundiata Keïta,
 la langue orale des grands griots du sud du Mali
 qui chantent au bord du fleuve Niger aux crues immenses.

Et alors dans la salle deux personnes improvisent de dire ces strophes
 dans le dialecte sicilien de Catane, dans l'ébouriffé et rebelle dialecte
 de Catane accroupie au pied du volcan.

Les prosodies, les intonations, les mélodies
 des six langues sont de chacun et de tous
 et tous ceux qui se sont réunis dans la salle
 tant et tant applaudissent de joie;
 et les sons des gorges et les vocalités des hommes et des femmes

tissent l'espace de la salle, tendent l'arc de sa voûte,
éclairent la caverne de la rébellion et de l'entêtement
malgré les monstres marins et les intimidations mafieuses.

La vigilance à la proue,
le radical espoir jaillissent en riant entre les syllabes,
le vent dur et salé souffle ce soir
moins dur, moins amer.

Le poème tourne parmi nous, tourne en nous.

Poème, timonier à venir de la très grande barque
dont ce soir chacun et tous nous engendrons,
nous profilons plus lumineuse, plus claire
la jeune carène.

Il bambino-carena

E così in questa sera di maggio a Catania
 in una sala antica nei pressi del porto
 dove continuano a sbarcare i migranti attoniti, salvati al largo,
 il poema che ho scritto al comparire della nebbia a Aidone
 quando a fine inverno scoprii Ankindé rintanato in un negozio,
 il poema prende il suo volo e vola e vola tra le teste,
 sotto la volta, tra le teste, verso la volta, lassù in alto.

Io dico in francese le sue dodici strofe
 e di seguito Ankindé, Husséni e Alaye
 ognuno quattro strofe nella lingua italiana
 che accoglie in questi mesi le loro vite.

Poi Ankindé, il giovane figlio del grande cacciatore della savana,
 dice le sue strofe in soninké,
 la lingua orale dei grandi mercanti viaggiatori del Mali;
 poi Husséni dice le sue strofe in mandinka,
 la lingua orale dei segreti e dei miti ai confini tra Senegal e Mali;
 poi Alaye dice le sue strofe in bambara,
 la lingua dell'epopea di Soundiata Keïta,
 la lingua orale dei grandi poeti musicisti del sud del Mali
 che cantano sulla riva del Niger dalle immense piene.

Allora due tra i presenti improvvisano la dizione di queste strofe
 nel dialetto siciliano di Catania, nell'arruffato e difficile dialetto
 di Catania accovacciata ai piedi del vulcano.

Le prosodie, le intonazioni, le melodie
 delle sei lingue appartengono a ognuno di noi e a tutti
 e le persone che si sono riunite nella sala
 applaudono e applaudono per la gioia;
 e i suoni che escono dalle gole, le vocalità di uomini e donne

tessono lo spazio della sala, tendono l'arco della sua volta,
rischiarano la caverna della ribellione e della perseveranza
nonostante i mostri marini e le intimidazioni mafiose.

La vigilanza a prua
e la speranza più tenace scaturiscono ridendo tra le sillabe,
il vento duro e salato soffia questa sera
meno accanito, meno pungente.

Il poema gira tra di noi, gira dentro di noi.

Poema, timoniere futuro dell'immensa barca
della quale questa sera ognuno di noi e tutti insieme
mettiamo al mondo, mostriamo più luminosa, più chiara
la giovane carena.